

† Pierre BOURGIN

Gérard BERGER

**De Rozier-Côtes-d'Aurec à Laredo**

**Jacques Giraudon**

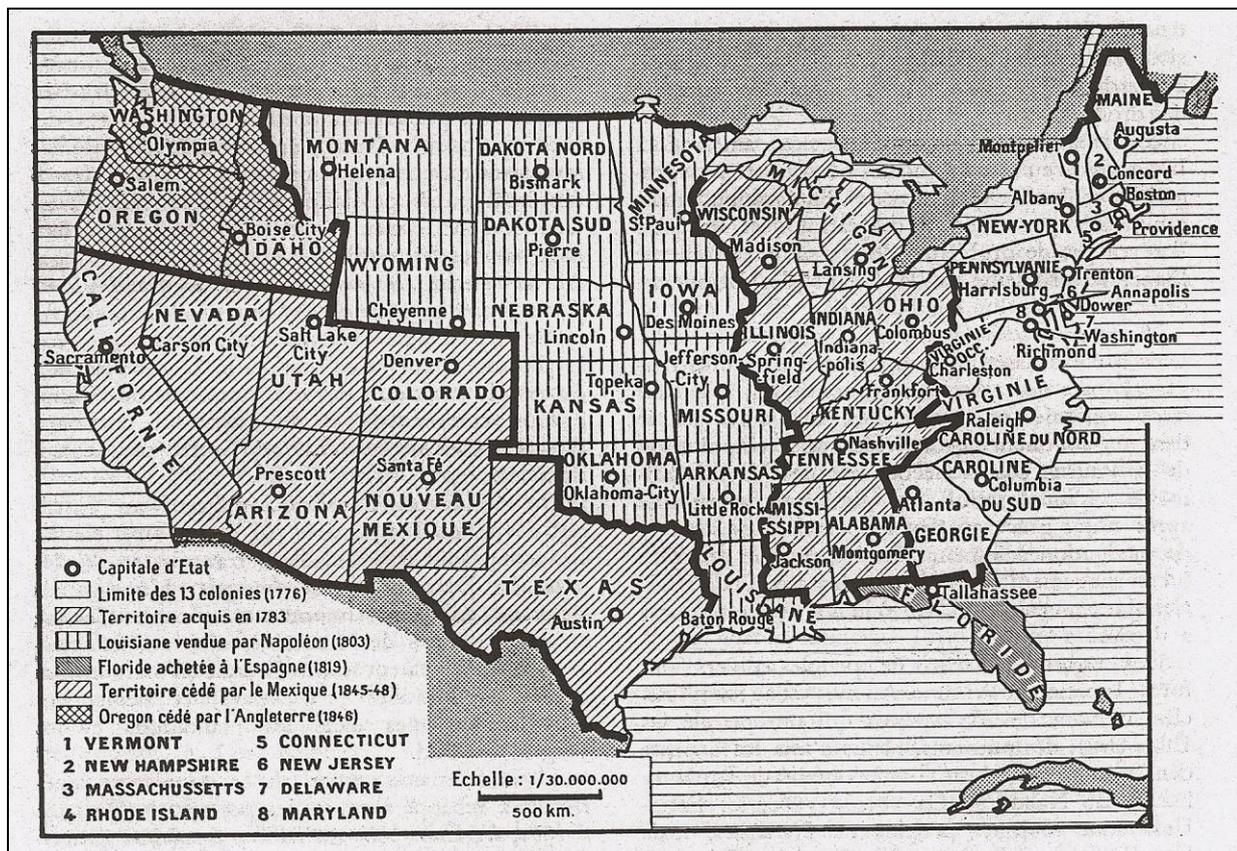
**(1815-1892)**

**un missionnaire forézien au Texas**

*Cahiers de Village de Forez*

Centre social de Montbrison

2008



Carte des États-Unis, tirée de l'ouvrage de Victor Prévot, *Géographie du monde contemporain*, Paris, Belin, 1965, p. 202.

**Couverture :**

Bas-relief dit « Christ bénissant », ou « Christ en gloire », ou « Christ de majesté », de l'église romane de Rozier-Côtes-d'Aurec

## **De Rozier-Côtes-d'Aurec à Laredo<sup>1</sup> :** **Jacques Giraudon (1815-1892),** **un missionnaire forézien au Texas**

Il y a vingt ans, en avril 1988, une « visite-pèlerinage des évêques texans dans les diocèses de Lyon et Saint-Etienne » rappelait que « des dizaines de prêtres foréziens » étaient, « au XIX<sup>e</sup> siècle, partis aux Etats-Unis pour participer à l'évangélisation de ce pays ». Ces derniers, Claude Latta réussissait, dans la foulée, à « les faire sortir de l'ombre », à « leur redonner vie », à travers l'évocation de cinq d'entre eux : Mgr Michel Portier, de Montbrison (1795-1859), évêque de Mobile ; Mgr Antoine Blanc, de Sury-le-Comtal (1792-1860), évêque puis archevêque de La Nouvelle-Orléans ; Jean-Baptiste Blanc, de Sury-le-Comtal lui aussi et frère du précédent (1800-1834), prêtre missionnaire en Louisiane ; Jean Gonnard, de Montbrison (1827-1867), prêtre missionnaire au Texas ; et Mathieu Chazelle, de Jeansagnière (1820-1847), prêtre missionnaire au Texas également. En outre, il révélait la richesse humaine de cette « aventure missionnaire » et ouvrait des pistes à la recherche historique par l'intermédiaire d'une liste de dix évêques et archevêques, quatre vicaires généraux et trente-huit prêtres, dont trente au Texas et huit en Louisiane et en Alabama<sup>2</sup>.

Parmi ces derniers, figurait un certain « Jacques Giraudon », dont Claude Latta révélait, en deux à trois lignes, qu'il était né à « Rozier-Côtes-d'Aurec » en « 1815 », qu'il était décédé en « 1892 », qu'il avait été « prêtre au Texas », qu'il était « rentré en France en 1864 » et qu'il avait été « aumônier de la Sainte-Famille à Beaujeu<sup>3</sup> » : de quoi attirer l'attention et piquer la curiosité de deux « Roziérois » que l'œuvre missionnaire en Inde de leur « compatriote » Mère Edwige avait déjà réunis dans une même recherche historique<sup>4</sup> ! Mais, bien que, après Claude Latta, d'autres chercheurs – tels que François Lagarde, au niveau national<sup>5</sup>, Yannick Essertel, au niveau régional<sup>6</sup>, ou Daniel Allezina, au niveau local<sup>7</sup> – se soient penchés sur les missions en Amérique, l'aventure n'a pas été aisée : outre que Jacques Giraudon semble avoir été un humble missionnaire qui n'a guère laissé de traces – il n'en a laissé aucune à Rozier même, en tous cas –, le fait que la plupart des archives et l'essentiel de la bibliographie se trouvent aux Etats-Unis ne facilite pas le travail de recherche.

Si bien que l'œuvre décrite et le portrait dressé à travers quelques évocations de la tâche de ce prêtre forézien au Texas, d'une part, et de la vie de son milieu familial, d'autre part, ne peuvent qu'être incomplets et imparfaits. Les publier ainsi, c'est néanmoins contribuer à la connaissance de ces missionnaires « de base », dont Claude Latta a évoqué trois figures dès 1988, et sans lesquels les souhaits des évêques et archevêques seraient restés vains : si les lignes qui suivent y parviennent quelque peu, elles auront atteint leur but...

---

<sup>1</sup> Laredo est une ville du sud-ouest semi-aride du Texas, à quelque deux cents kilomètres du Golfe du Mexique, sur la rive gauche du Rio Grande, qu'il suffit de franchir pour se trouver au Mexique (à Nuevo Laredo). Fondée par des colons espagnols au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle a été fortement marquée par la culture hispano-mexicaine. Pour la localisation des principales localités du Texas citées dans la présente étude, voir la figure 1.

<sup>2</sup> Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens aux Etats-Unis (1817-1867) », n<sup>o</sup> spécial de *Village de Forez*, 1988, 58 p. Les citations sont extraites de l'avant-propos (dû à Claude Latta lui-même), p. 5, et de la préface (due à Marguerite-V. Fournier), p. 3, à l'exception de la dernière, tirée du titre d'un ouvrage de Yannick Essertel, *L'aventure missionnaire lyonnaise (1815-1962)*, Paris, les Editions du Cerf, 2001, 427 p.

<sup>3</sup> Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens... », *op. cit.*, p. 55.

<sup>4</sup> Pierre Bourgin, « Mère Edwige. De Rozier-Côtes-d'Aurec à Madura : Mariette Bourgin (1880-1953) », n<sup>o</sup> spécial de *Village de Forez*, 2003, 26 p. (préface de Gérard Berger).

<sup>5</sup> « La mission française au Texas (1840-1880) : origines et effets d'une propagation », dans *Par monts et par vaux. Migrations et voyages*, Actes du Festival d'Histoire de Montbrison 2000, Montbrison, 2001, p. 439-452.

<sup>6</sup> *L'aventure missionnaire...*, ouvrage cité à la note 2.

<sup>7</sup> « Un Forézien embarque pour la Louisiane (1817) : Antoine Blanc, de Sury-le-Comtal », n<sup>o</sup> spécial de *Village de Forez*, 2006, 32 p.

## I.- Jacques Giraudon missionnaire

Quoique né en 1815 (au hameau de Rully, tout près du bourg de Rozier-Côtes-d'Aurec<sup>8</sup>), ce n'est qu'en 1838, alors qu'il a 23 ans, que Jacques Giraudon apparaît sur les registres du grand séminaire Saint-Irénée de Lyon. Il y commence alors sa première année, qu'il achève en 1839. Sa deuxième année, en 1839-1840, donne lieu à une petite énigme pour l'historien (il quitte le séminaire le 30 mars, sans qu'on en connaisse la raison, et y revient le 2 mai), mais aussi à une satisfaction pour lui-même : il reçoit les ordres mineurs. Sa troisième année, en 1840-1841, le voit être ordonné sous-diacre. Enfin, dans sa quatrième année (1841-1842), il est ordonné diacre, puis prêtre, le sacrement de l'ordre lui étant conféré le 21 mai 1842, à Lyon, par le cardinal de Bonald.

Après son ordination, sans qu'on sache où il a exercé son premier ministère, on le retrouve vicaire à la paroisse de Claveisolles, dans le département du Rhône (arrondissement de Villefranche-sur-Saône, canton de Lamure-sur-Azergues) : il y est nommé le 13 janvier 1844, alors que le curé en est un certain « M. Rozet ». Or, peu de temps après, l'évêque de Galveston (c'est-à-dire de l'évêché du Texas, créé en 1845), Jean-Marie Odin – un autre Forézien, né à Ambierle en 1800, qui allait rester à ce poste jusqu'en 1861, avant de devenir, de 1861 à 1870, archevêque de La Nouvelle-Orléans –, vient en France, y passe quinze mois, et, à Lyon, en 1846, obtient, du cardinal de Bonald, six prêtres ou séminaristes pour sa mission américaine<sup>9</sup> : parmi eux, Jacques Giraudon<sup>10</sup>.

### 1.- Le départ et le voyage

- *Les partants : quatre Foréziens et deux Lyonnais*

Les six partants, que Mgr Odin lui-même désignera, dans une lettre du 14 mars 1850, comme « les zélés et fervents prêtres que son Eminence le Cardinal de Bonald (lui) accorda en 1846 », sont, outre Jacques Giraudon : Claude Dubuis, Mathieu Chazelle, Claude Chambodut, Emmanuel Domenech et A.-M. Chanrion<sup>11</sup>.

Claude Dubuis est le plus connu des six. Né à Coutouvre, dans le Roannais, le 8 mars 1817, fils de François Dubuis, propriétaire, et d'Antoinette Dubos, ordonné prêtre à Lyon en 1844, il deviendra le second évêque de Galveston, succédant à Mgr Odin le 14 octobre 1862 et étant sacré le 25 novembre de la même année. Il résignera ses fonctions pour cause d'infirmités en 1881, après trente-six ans d'apostolat, rentrera en France, et décèdera à Vernaison, près de Lyon, en mai 1895<sup>12</sup>.

Mathieu Chazelle, auquel Claude Latta a consacré quelques pages<sup>13</sup>, n'est désormais plus un inconnu. Né à Jeansagnière, dans les monts du Forez, le 18 juin 1820, fils de Mathieu Chazelle, cultivateur, et d'Antoinette Guillot, il quitte la France pour l'Amérique sans avoir achevé sa formation ecclésiastique, commencée au grand séminaire Saint-Irénée de Lyon ; et il sera ordonné prêtre le 4 janvier 1847, dans la cathédrale Saint-Louis de La Nouvelle-Orléans, par Mgr Odin. Il mourra quelques mois plus tard, le 1<sup>er</sup> septembre 1847, à Castroville, au Texas, victime de la fièvre jaune.

Claude Chambodut, bien qu'évoqué ces dernières années par quelques chercheurs<sup>14</sup>, est un peu moins connu. Né à Saint-Just-en-Chevalet vers 1815-1820, fils de cultivateurs – ses parents sont, soit

---

<sup>8</sup> On reviendra sur ce fait et sur ce lieu... Voir néanmoins la figure 2.

<sup>9</sup> Daniel Allezina montre, dans « Un Forézien embarque... », *op. cit.*, p. 12-19, combien l'intervention en France d'un prélat « américain » – en l'occurrence, Mgr Dubourg, évêque de Louisiane et de Floride –, a pu influencer la vocation missionnaire d'Antoine Blanc, futur évêque, puis archevêque, de La Nouvelle-Orléans : sans doute en a-t-il été de même, ici, de l'intervention de Mgr Odin, d'autant plus écouté et convaincant qu'il était originaire du même diocèse que les six « candidats » missionnaires...

<sup>10</sup> Ce bref résumé de la carrière de Jacques Giraudon, entre 1838 et 1846, a été établi essentiellement d'après les archives du grand séminaire Saint-Irénée et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

<sup>11</sup> Essentiellement d'après les archives du grand séminaire Saint-Irénée et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

<sup>12</sup> Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens... », *op. cit.*, *passim* ; Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », *op. cit.*, *passim*.

<sup>13</sup> Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens... », *op. cit.*, p. 39-41.

<sup>14</sup> Essentiellement Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens... », *op. cit.*, p. 39, et Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », *op. cit.*, p. 101. Il est à noter que, les Chambodut ecclésiastiques et les Chambodut prénommés

Jacques, granger puis propriétaire, et Claudine Chauv, soit Claude, granger, et Magdeleine Oblette –, il quitte, comme Mathieu Chazelle, la France pour l'Amérique sans avoir été ordonné prêtre : il le sera en même temps que ce dernier. Il deviendra vicaire général du diocèse de Galveston. C'est là qu'il décèdera en 1880. Issu d'une famille riche en vocations, il aura deux de ses frères qui deviendront prêtres des Missions étrangères de Paris et partiront en Chine<sup>15</sup>.

Emmanuel Domenech apparaît, curieusement, comme plutôt délaissé des historiens. Lui aussi ordonné prêtre en Amérique par Mgr Odin, il est pourtant l'auteur d'un remarquable *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, malheureusement difficile à trouver aujourd'hui<sup>16</sup>.

A.-M. Chanrion, enfin, n'a guère laissé de nom, lui non plus. C'est que, né vers 1822, parti lui aussi aux Etats-Unis avant d'avoir achevé sa formation ecclésiastique et ordonné en Amérique, comme Mathieu Chazelle, Claude Chambodut et Emmanuel Domenech, il mourra jeune, le 18 septembre 1849, à La Nouvelle-Orléans. Mais il était originaire de Claveisolles, la paroisse même où Jacques Giraudon était vicaire dans les années 1844-1846 ; et il paraît avoir été très proche du curé de la paroisse, « M. Rozet<sup>17</sup> » : peut-être a-t-il, dès lors, à l'occasion de ses retours du séminaire dans sa famille, côtoyé Jacques Giraudon ? Peut-être l'un a-t-il convaincu l'autre de l'accompagner dans l'aventure pour laquelle l'évêque du Texas Jean-Marie Odin cherchait des bonnes volontés ? En tout cas, A.-M. Chanrion a, dès son arrivée à destination, écrit à « M. Rozet » une très longue lettre racontant le voyage des six missionnaires, lettre qui n'est pas dénuée d'intérêt, on va le voir.

#### - Le voyage et la découverte de l'Amérique : un étonnant périple

Le 20 mars 1846, l'« Elizabeth Ellen », voilier américain, quitte, avec à son bord nos six partants, le port du Havre par mauvais temps. Il gagne Portsmouth-Southampton en cinq jours. Puis il file au sud, longe les côtes de l'Espagne et du Portugal, atteint Madère et les Açores. Il est à Saint-Domingue le 11 mai, puis passe à Haïti, la Jamaïque, Cuba. Il entre ensuite dans le golfe du Mexique, et, le 24 mai, arrive dans l'embouchure du Mississipi, d'où un remorqueur va le tracter jusqu'à La Nouvelle-Orléans : il y a un peu plus de deux mois que nos six voyageurs ont embarqué.

À La Nouvelle-Orléans, ils prennent un bateau à vapeur (« steamer ») pour remonter le Mississipi, par Natchez et Cairo (alors constitué de deux maisons et d'un ponton), jusqu'à Saint-Louis, à 960 kilomètres de La Nouvelle-Orléans. Les six voyageurs, montés sur trois chevaux, gagnent alors, dans l'État du Missouri, le séminaire Sainte-Marie-des-Barrens, fait de cabanes de bois inconfortables. Les uns – Mathieu Chazelle, Claude Chambodut, A.-M. Chanrion, peut-être Emmanuel Domenech – y achèveront leurs études théologiques en vue de leur ordination, les autres – Claude Dubuis, Jacques Giraudon – y apprendront les langues qui leur seront indispensables pour leur ministère : espagnol, anglais, allemand. Notons, au passage, que la compétence de Jacques Giraudon en langue espagnole sera très appréciée de Claude Dubuis à la fin de 1852, à San Antonio.

De cet étonnant périple à travers la Manche, l'Océan Atlantique et le territoire américain, une relation demeure : celle que fit, à son arrivée au terme de ce long voyage, l'un des voyageurs, A.-M. Chanrion, dans la longue lettre déjà mentionnée adressée à « M. Rozet », curé de la paroisse de Claveisolles, dont il était originaire. Voici, malgré sa longueur, ce document<sup>18</sup>, qui non seulement nous fait partager ce que Jacques Giraudon, précédemment vicaire de Claveisolles, a vécu, mais encore nous fait apprécier le genre littéraire spécifique qu'était alors la relation de voyage<sup>19</sup> :

---

Claude ayant été nombreux, des confusions entre les données d'état civil et les carrières des uns et des autres ont été fréquemment commises : peut-être en figure-t-il dans les lignes qui suivent, où, pourtant, l'imprécision règne souvent...

<sup>15</sup> Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », *op. cit.*, p. 101.

<sup>16</sup> Ce *Journal* a été publié à Paris, chez Gaume, en 1857. Si François Lagarde le loue (« La mission française... » (art. cit.), p. 446-447), en revanche Yannick Essertel lui-même, dans « L'aventure missionnaire... », *op. cit.*, ne le cite ni dans ses sources, ni dans sa bibliographie ; et, s'il le mentionne dans une note par l'intermédiaire d'une citation, p. 126, encore est-ce au travers d'un ouvrage dont l'auteur s'y est référé en 1896.

<sup>17</sup> Bref résumé établi, ici aussi, essentiellement d'après les archives du grand séminaire Saint-Irénée et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

<sup>18</sup> « Lettre de M. Chanrion, Missionnaire apostolique, à M. Rozet, curé de Claveizolles », publiée dans *Annales de la Propagation de la Foi*, tome 19, année 1847, p. 157-166.

<sup>19</sup> Daniel Allezzina cite, dans « Un Forézien embarque... », *op. cit.*, p. 22-24, pas moins de trois relations de la traversée de l'Atlantique d'Antoine Blanc et Michel Portier, en 1817 : signe de l'importance de tels récits à une époque où accomplir de tels trajets relève grandement de l'aventure...

Monsieur le Curé,

*C'est le 20 mars 1846, que sortit des longs bassins du Havre le beau navire américain qui nous emportait vers le Texas. Le groupe des jeunes Missionnaires était sur le pont. Spontanément ils tombèrent à genoux, et la bénédiction de leur saint évêque<sup>20</sup>, debout sur la rive au milieu d'un peuple nombreux qui s'agenouillait aussi, appela sur eux la faveur d'un heureux voyage. Bientôt le beau pays de France disparut sous la brume ; le balancement du vaisseau devint comme le mouvement d'une escarpolette, et l'émotion de nos sentiments patriotiques, le croiriez-vous, fit place au sentiment du mal de mer. Quel triste détroit que la Manche ! Donnez-lui, monsieur le Curé, un regard d'indignation lorsque vous le rencontrerez sur la carte.*

*Au bout de cinq jours, nous voilà dans un des plus beaux ports d'Angleterre, à Portsmouth. Nous y descendons, nous allons voir l'Église catholique. Mon Dieu ! qu'elle est pauvre, disions-nous en voyant ses chandeliers et sa croix de bois ! – Consolez-vous, nous répondit l'unique prêtre qui la dessert : chaque dimanche, presque chaque jour, cette croix de bois voit s'agenouiller autour d'elle de nouveaux enfants ramenés par la grâce au sein de l'unité.*

*Bientôt quelques bouffées d'un vent favorable nous emportèrent sur l'Océan. Les côtes d'Espagne, celles de Portugal, Madère, les Açores, tous ces pays s'enfuyaient derrière nous ; les dernières crêtes des montagnes s'étaient abaissées sous le niveau des flots ; de toutes parts nous n'avions plus qu'un horizon sans fin. Mais qu'il était grandiose lorsque le soleil, jaillissant des eaux, transfigurait la surface de l'abîme en le colorant de ses reflets empourprés ! qu'il était pittoresque, quand au milieu des vagues s'exécutait la danse des marsouins, grands et beaux poissons qui bondissaient deux à deux, trois à trois, par sauts de huit à dix pieds !*

*L'Ange de la mort nous avait déjà fait une visite ; un charmant petit enfant avait péri de la rougeole. Je me souviendrai toujours de l'avoir vu, en habit de parade, sur le lit commun de toute la famille. Sa mère était malade ; la pauvre mère ! tout le jour elle fut penchée sur son enfant à le pleurer !*

*Mais un requin se montra peu après à la poupe du vaisseau. « Oh ! dirent les marins, les requins attendent encore quelqu'un ; la semaine ne passera pas sans qu'il y ait des morts. » Elle ne passa pas non plus. Deux époux octogénaires, qui avaient entrepris d'aller goûter encore quelques instants de bonheur au milieu de leurs enfants et petits-enfants d'Amérique, se trouvèrent embarqués pour une meilleure patrie. Qu'il fut touchant de voir la religion bénir leur dépouille à deux heures d'intervalle ! Catholiques et protestants furent également émus à ce spectacle pieux ; tous firent un morne silence, lorsqu'on entendit les deux corps tomber à la mer, lorsqu'on vit les vagues se renfermer sur eux comme une tombe immense.*

*Il y eut aussi des baptêmes, il y eut des mariages ; hélas, il y avait à bord bien d'autres sujets d'exercer notre ministère ; mais le Missionnaire ne pouvait que fermer les yeux et prier ! Sans doute que nos pauvres oraisons rencontraient les vôtres et celles de beaucoup d'autres personnes en montant au ciel, et qu'arrivant toutes ensemble, de deux points si opposés du globe, elles fléchissaient en notre faveur le Dieu qui donne ses ordres aux tempêtes.*

*Toute la vie je me rappellerai nos habitudes marines. Nous étions parvenus à conserver l'équilibre au milieu des plus grands dangers, et des plus subites secousses. Comme ces vieux corbeaux qui dorment sur des sapins agités par le vent, nous nous tenions tout aussi bien accrochés la nuit que le jour. L'eau chaude qui reposait dans le limon depuis huit à dix semaines, nous la buvions tout comme de l'eau à la glace. Enfin, faute de mieux, nous parlions du vent. Était-il favorable ? c'étaient des transports, de l'ivresse parmi les passagers. Était-il contraire ? on eût dit que la mort siégeait parmi nous. Mais le calme, le calme plat ! voilà ce qui est affreux. Nous ne l'eûmes qu'une fois ; lorsque nous nous vîmes sans mouvement au milieu de ces vastes et immenses solitudes polies comme un miroir, lorsque nous nous mîmes à penser que nos provisions touchaient à leur fin, et que peut-être nous avions encore un mois à passer sous ce ciel de feu, alors nous n'échappâmes aux plus sinistres prévisions qu'en nous jetant les yeux fermés dans les bras de la Providence.*

*Combien je voudrais que vos paroissiens (ils me permettront bien ce sermon, puisqu'ils n'en auront peut-être jamais d'autre de moi) désirassent voir le ciel comme nous désirions alors voir le rivage ! Nous étions déjà transportés de joie de trouver ces débris de plantes, ces oiseaux de terre dont l'apparition rendit autrefois l'espérance à l'équipage de Christophe Colomb ; mais lorsque tout à coup on cria Terre ! tout le monde se mit à grimper sur le pont, à bondir, à chanter à la fois. Cette terre c'était l'île d'Haïti, dont le lendemain nous vîmes de près les gigantesques rochers ; puis nous entrâmes dans le golfe du Mexique ; trois jours après, nous nous trouvâmes dans les eaux jaunâtres du Mississipi.*

*Bientôt un bateau à vapeur vint nous remorquer, et nous nous enfilâmes à travers les îlots du fleuve. Charmants îlots ! vous les prendriez pour autant de massifs artificiels, vous croiriez voir quelque gracieuse corbeille de dahlias. Quelle fraîcheur dans la verdure ! quel riche plumage sur ces oiseaux qui se balancent aux branches des arbres comme autant de fleurs ! Et ce fleuve appelé le père des eaux, comme tous ces débris de forêts qu'il entraîne le rendent majestueux ! Nous n'avions qu'entrevu ces beautés, lorsqu'arriva la nuit,*

---

<sup>20</sup> C'est-à-dire Mgr Odin, évêque de Galveston, qui devait partir quelques jours plus tard avec une autre colonie de missionnaires.

lorsque nous-mêmes nous touchâmes au port. A minuit, nous mettions le pied sur le sol de la Nouvelle-Orléans.

Tout d'abord il nous sembla que la terre se balançait aussi ; n'importe, nous frappâmes bientôt à la porte de l'Évêché. Vous ne sauriez comprendre, monsieur le Curé, tout le plaisir que nous eûmes alors à boire de l'eau fraîche ; ce n'était plus ce breuvage d'odorante mémoire, ce n'étaient plus ces aliments aussi salés que l'eau de mer, qui nous avaient tant échauffés. Ô mon Dieu ! jamais peut-être, après aucun repas, nous ne vous dîmes de si grand cœur : Merci. Bénie soit la main qui nous envoie tout !

La Nouvelle-Orléans sert d'entrepôt à toute l'Amérique du Nord ; centre d'immense mouvement, c'est une ville qui grandit à vue d'œil. Le croiriez-vous, elle est beaucoup au-dessous du niveau de son fleuve. Malheur à elle si quelque jour les digues viennent à se rompre ; il ne sera plus parlé de la Nouvelle-Orléans. Il n'en sera non plus parlé dans ma lettre, car, si vous le voulez bien, nous allons monter tous deux sur un bateau à vapeur qui part pour Saint-Louis. Cet immense Mississipi dont nous suivons les replis sinueux, ne sait certainement pas ce qu'il veut faire ; tantôt il avance, tantôt il recule ; mais quel charme il en résulte ! Présentement nous nous voyons comme au milieu d'un grand lac, tout bordé de jeunes et frais arbustes ; un instant après nous entrons dans un bras du fleuve, au milieu d'une de ces avenues majestueuses qui annoncent, en France, l'approche d'un castel ; plus loin, c'est une forêt tout entière qui a les pieds dans l'eau, ce sont des habitations de planteurs et de nègres, placées comme sur des échasses de peur de se mouiller ; tout à l'heure ce sera une île âgée seulement de quelques jours, et déjà toute barbue de peupliers ; bientôt une antique forêt dont chaque arbre a toujours habité, de père en fils, la même place depuis le déluge. Mais à travers ces milliers de troncs qui descendent, voyez celui-ci sur lequel chevauche un crocodile, celui-là qui voit une cinquantaine d'oiseaux. Certes ! qu'ils ont de belles voix ! C'est dimanche aujourd'hui, sans doute ils chantent comme nous une hymne au Créateur.

À minuit nous étions entrés à la Nouvelle-Orléans, à minuit nous abordâmes à Saint-Louis. Notre saint Évêque qui s'était arrêté à Baltimore, n'arriva du concile que trois jours après nous. On lui avait offert un meilleur diocèse ; il avait refusé. Que nous le vîmes avec bonheur ! qu'il nous embrassa avec une effusion paternelle !

Disons un mot de Saint-Louis avant de le perdre de vue. C'est bien la plus jolie ville que j'aie encore visitée. Mollement étendue, pour ainsi dire, sur une rive qui s'élève en amphithéâtre, elle a sa tête couronnée de tourelles et de clochers, et ses pieds ornés de steam-boats ou bateaux à vapeur comme de riches brodequins baignés par le fleuve. Il y a cinquante ans c'était un groupe de bicoques au milieu des bois ; aujourd'hui c'est une des cités les plus riches d'avenir, qui compte déjà cinquante mille âmes. Ainsi commença Lyon, quand toute la partie qui est comprise entre ses deux rivières n'était qu'une forêt du temps de saint Pothin. Ici, j'ai déjà rencontré bien des villes qui n'en ont encore que le nom. Que je vive encore vingt-cinq ans, et je les verrai toutes grandes sans mesure et parfaitement méconnaissables, tant est grande l'activité, tant est fructueuse le commerce, tant sont nombreuses les émigrations pour l'Amérique, et surtout en ce moment pour le Texas !

Vers le coucher du soleil nous quittons les bateaux à vapeur ; nous trouvons trois chevaux, nous y montons six, et nous nous mettons tous à galoper à travers les bois les uns sur les autres. Ceci alla bien tant que nous eûmes pour guide un bon catholique dont nous avons fait la rencontre ; mais au bout de neuf mille, arrivés à son habitation, nous l'empêchâmes de passer outre, et tout aussitôt nous nous perdîmes. Nous nous souvenions bien que dans les indications données en anglais, il avait été parlé de verger : mais trouvez-moi un verger, la nuit, à travers de hautes forêts qui ont souvent deux ou trois cents lieues de long. Nous étions d'ailleurs si harassés, si affamés qu'en bons soldats nous nous assîmes tout d'abord ; puis, voyant circuler çà et là des troupeaux de cavale, nous nous prîmes à leur donner d'épouvantables frayeurs. Oh ! quel vacarme faisait à l'oreille leur cinquantaine de volumineux grelots, carillonnant au milieu des ténèbres ! Enfin nous nous mîmes à courir les uns d'un côté, les autres de l'autre, et la Providence finit par nous envoyer un petit nègre qui nous remit sur la voie. C'est à minuit que nous fîmes notre entrée triomphante à Bassans<sup>21</sup>, dans une maison où tout le monde dormait, où la première personne que nous vîmes à bout d'éveiller, se trouva d'être un Évêque d'Afrique.

Pardon, M. le Curé, pour la longue course que je vous ai fait faire ; reposez-vous maintenant, tandis que je vous parlerai de ce qui m'a frappé dans le Nouveau Monde. Vraiment tout y est nouveau pour un Français. Premièrement, la couleur de la peau qui varie depuis le noir à fumer jusqu'au blanc parfait, depuis le jaune cuivré jusqu'à l'écarlate ; outre cela, les sauvages qu'on aperçoit dans les villes, ont la figure infernalement tatouée des couleurs les plus tranchantes. Secondement, la politesse : elle se concentre à peu près dans une poignée de main. À ce sans- façon, l'habitant des États-Unis joint une simplicité de manières qui vous étonne par sa froideur. Un jour, je me promenais dans Saint-Louis avec un Lazariste<sup>22</sup>. Un homme lui donna par derrière un petit coup sur l'épaule. Lui se retournant : « J'ai, dit cet homme, un neveu et une nièce

<sup>21</sup> L'auteur veut sans doute parler du séminaire Sainte-Marie-des-Barrens.

<sup>22</sup> On nomme Lazaristes les membres d'une société religieuse fondée par saint Vincent de Paul à Paris en 1625, approuvée par Urbain VIII en 1633 sous le nom de Société des Prêtres de la Mission, et qui occupa, un temps, le « prieuré Saint-Lazare ».

qui veulent se faire catholiques. – Où demeurez-vous ? – Telle rue, tel n°. – J'irai vous voir. » Et nous continuâmes notre chemin. Troisièmement, les nègres qui tous viennent d'Afrique, où s'établit la postérité de Cham, sont pour la plupart esclaves. Oh ! elle est marquée sur leur front la malédiction portée contre leur père. Lorsqu'on les traite comme d'honnêtes serviteurs : « Comment, disent-ils, voulez-vous que je travaille, voici plus d'un mois qu'on ne m'a donné le fouet. » Déjà ils seraient de beaucoup les plus forts, s'ils entreprenaient de se révolter contre leurs maîtres. Ils pourront le faire, et l'Amérique s'aperçoit bien de ce chancre rongeur qu'elle entretient dans son sein. Quatrièmement, les bateaux à vapeur sont tellement nombreux qu'on en compte jusqu'à six mille sur le seul Mississipi ; le prix en est si modéré qu'avec dix dollars (50 francs) pour chacun, nous avons fait une navigation de plus de quatre cents lieues, étant nourris avec un luxe étonnant et logés dans des chambres dont toutes les vitres sont de riches cristaux. Cinquièmement, heureux le Missionnaire qui dans son enfance n'a pas été contraint par ses parents à se servir, à table, de la main droite ! La main gauche est ici beaucoup plus de mode. Si vous connaissiez quelque mère qui destinât au Texas quelqu'un de ses enfants, recommandez-lui bien, monsieur le Curé, de ne pas pervertir ses charmantes habitudes. Sixièmement, point ou peu de vieillards en Amérique ; il en est des hommes comme des plantes ; ils croissent rapidement, ce sont des types de la belle nature ; mais, après cinquante ans, ne les cherchez plus. Les substances minérales répandues dans l'air les ont usés, Ceciderunt sicut flos agri. Vous voyez qu'il est rarement besoin d'une retraite pour les vieux Missionnaires, notre Père qui est au ciel y pourvoit.

C'est hier que j'ai entendu pour la première fois le serpent à sonnette. Si vous saviez comme à son odeur tous les animaux fuient ! Le bruit que fait ce reptile ressemble assez aux criaillements d'une grosse cigale.

Il y a quelques jours qu'on entendait dans le voisinage un petit cri, pareil au vagissement d'un enfant ; cette voix si faible qu'elle fût, imposait silence à tous les bœufs, chiens et poulains d'alentour. C'était le cri d'une panthère. Et les oiseaux, comme la crainte des ennemis qu'ils ont dans les bois les rend amis et familiers ! Les tourterelles, les colibris, les cardinaux, tout ce monde-là niche et couve sous vos yeux, à portée de votre main. Quelquefois je dis mon Bréviaire dans la forêt, et tandis que je récite : *Benedicite Dominum, bestiae et universa pecora, serpentes et volucres pennatae, l'écureuil galope au-dessus de ma tête, le lapin prend peur à mes pieds, une trentaine d'oiseaux gazouillent, déclament, criailent et roucoulent, sans oublier ces bons serpents à sonnette dont je n'avais pas eu l'honneur de connaître la voix si claire, ni ces beaux messieurs les ours, qui soupirent effroyablement du fond des solitudes.*

Mais, qu'allais-je faire ? j'oubliais les mouches ; sachez donc, M. le Curé, que toute la nuit elles se promènent en guise de lanternes, plus brillantes que des vers luisants. Ça et là, dans les champs, vous les voyez jaillir comme des milliers d'étincelles électriques. Que n'aurais-je pas à vous dire des poissons volants ? On les aperçoit par nuées sur l'Océan, et tout-à-coup, au moment où l'on y pense le moins, ils s'abattent et disparaissent dans l'eau sans mouiller leurs plumes, leurs ailes étant formées de membranes légères qu'ils plient sous le bras comme un parapluie. D'autres volatiles de mer portent avec eux un lit de plume ; lorsqu'ils veulent dormir, fût-ce au plus fort de la tempête, ils le posent tout simplement sur le coin d'une vague ; n'est-ce pas là, M. le Curé, le sommeil du juste ! L'alcyon dont parle saint François de Sales, cet oiseau mystique dont le nid, en forme de navire, n'a qu'un petit trou qui regarde le ciel et jamais ne s'en détourne, je n'ai pu m'édifier à sa rencontre ; sans doute il ne voyage pas du côté de l'Amérique. En revanche, nous avons fait connaissance avec des centaines de poissons navigateurs ; ils déploient au-dessus de l'eau une jolie membrane transparente, couleur rose ou violette, qui reçoit le vent et leur sert de gouvernail. Si le Seigneur équipe ainsi de chétives créatures dont toute la destination est d'errer à la merci des flots, quelle ne sera pas sa sollicitude pour le chrétien qui n'accomplit son orageuse traversée qu'en vue de la patrie !...

Vous voudrez bien, M. le Curé, faire passer ma lettre à MM.\*\*\*. Vraiment je ne puis plus séparer, dans ma pensée ni dans mes prières, ceux dont les mains bienfaisantes se sont réunies pour m'amener à l'état où je suis. Surtout, que vos paroissiens n'oublient pas celui qu'ils doivent regarder comme l'enfant de la paroisse. Et vous, le guide spirituel, l'appui temporel de mon jeune âge, il faut donc encore une fois vous dire adieu, vous embrasser de loin. Oh ! je vous en prie, donnez-moi quelquefois la main à la mode américaine, mais la main dans vos bonnes prières, dans vos bonnes œuvres, au saint Sacrifice, la main dans le Seigneur, afin que le père et le fils se rencontrant un jour dans la gloire, le fils dise à son père en lui montrant son petit trésor apostolique : *Voilà ce que votre prière m'a valu.*

Votre tout respectueux et reconnaissant fils,

A.M. Chanrion

## 2.- La mission

### - Le Texas, pays neuf et terre de mission

Le Texas est un pays de quelque 700 000 km<sup>2</sup>, plus vaste que ne l'est la France. Il est borné au nord par la Rivière Rouge, qui le sépare de l'Oklahoma et de l'Arkansas, au nord-ouest par le Nouveau-Mexique, au sud-ouest par le Rio Grande, qui le sépare du Mexique, au sud par le Golfe du Mexique, et à l'est par la Sabine River, qui le sépare de la Louisiane. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Texas relevait du Mexique, colonie espagnole dénommée vice-royauté de la Nouvelle-Espagne ; au début des années 1820, après une scission entre celle-ci et sa métropole, il devint un État de la République fédérale du Mexique, puis, en 1836, une République indépendante, avant de rejoindre, en 1845, parce que trop faible et trop pauvre, la confédération des États-Unis. Mais, dès 1846, il y a brouille entre les États-Unis et le Mexique au sujet des frontières : la guerre s'ensuit. En 1848, la paix est signée et les frontières sont définies par le traité de Guadalupe Hidalgo. C'est dans ces dernières circonstances, complexes et troublées, que Jacques Giraudon et ses compatriotes arrivent au Texas.

Les premiers évangélistes du territoire avaient été des religieux espagnols : le pays dépendit longtemps de l'évêché de Monterrey, au Mexique. Mais, après la réalisation de son indépendance, il fut érigé, en 1839, en préfecture apostolique ; le préfet était alors un Lazariste, du nom de Timon. Au début de 1840, le Texas devint vicariat apostolique, et Jean-Marie Odin vicaire apostolique : partant du séminaire de Sainte-Marie-des-Barrens, près de Saint-Louis, il rejoignit son poste, San Antonio<sup>23</sup>, en mai 1840. Enfin, en 1845, le Texas accède au rang de diocèse : le siège est fixé à Galveston<sup>24</sup>, et Jean-Marie Odin en est nommé évêque – un évêque qui entreprend de suite d'aller chercher des bonnes volontés en France, rappelons-le – : il le demeurera jusqu'au 15 février 1861, date à laquelle il sera transféré à l'archevêché de La Nouvelle-Orléans<sup>25</sup>. Claude Dubuis lui succèdera alors à Galveston<sup>26</sup>. Le Texas est ainsi, autour de 1840, en pleine évolution en matière religieuse comme en matière politique : à peine est-il érigé en diocèse que Jacques Giraudon et ses amis y arrivent.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'après Jean-Marie Odin lui-même, à travers une lettre citée par le « révérend » James T. Moore dans son ouvrage *Through Fire and Flood. The Catholic Church in Frontier Texas, 1836-1900*, « la population du Texas est en croissance rapide <sup>27</sup> ». « Chaque semaine », dit-il, « plus de six mille nouveaux colons arrivent », de sorte que, « avant dix ans », le Texas devrait être « un des États les plus prospères de l'Union<sup>28</sup> ». Il n'en reste pas moins que, au sein d'un aussi vaste territoire, les effectifs des catholiques n'étaient pas considérables : on les estime, à la même époque, à huit mille pour « la ville de San Antonio et ses environs », et à dix mille pour « la basse vallée du Rio Grande<sup>29</sup> ». C'est que, si des Franciscains espagnols, venus du Mexique dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, avaient fondé des missions dans l'est et le centre du Texas, et si une population catholique, essentiellement mexicaine ou indienne, était présente, ces missions avaient été abandonnées, et il ne se trouvait plus, au Texas, en 1840, « que deux prêtres espagnols » et « deux prêtres venus du Kentucky avec un groupe d'immigrants américains<sup>30</sup> ».

Ce qui était problématique, plus encore que le nombre des fidèles, c'était leur dispersion en petites communautés de quelques milliers de personnes au sein d'un pays gigantesque où les vides l'emportaient de loin sur les zones habitées. Brown's Settlement, Brazos de Santiago, Corpus Christi, San Patricio, Refugio, Castrovilla, New Braunfels, Cumming Creek, Nacogdoches, Houston, Galveston, Victoria, Laredo, telles étaient les principales villes. Quelques-unes se situaient sur la côte, d'autres sur les grandes rivières, d'autres encore en plein territoire intérieur ; les unes devaient leur existence à une initiative ancienne – en

---

<sup>23</sup> San Antonio se situe à environ deux cent cinquante kilomètres au nord-est de Laredo (voir note 1), et, comme Laredo, à quelque deux cents kilomètres du Golfe du Mexique.

<sup>24</sup> Galveston est une île proche de Houston et une ville portuaire sur le Golfe du Mexique, à environ trois cent cinquante kilomètres à l'est de San Antonio.

<sup>25</sup> La Nouvelle-Orléans, en Louisiane, à proximité du Golfe du Mexique, est à près de cinq cents kilomètres à l'est de Galveston.

<sup>26</sup> D'après (entre autres) : Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens... », (*op. cit.*), *passim*, et Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », (*op. cit.*), *passim*.

<sup>27</sup> Page 93 (trad. Gérard Berger). Cet ouvrage est, d'après Lisa May, « archiviste » du « diocèse of Galveston-Houston », dans une lettre adressée par celle-ci au service des Archives de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon le 4 août 2000, « a history of the Catholic Church in Texas », écrite « by a priest of this diocese ».

<sup>28</sup> Cette lettre de Jean-Marie Odin est datée de décembre 1850.

<sup>29</sup> James Moore, « Through Fire and Flood... », (*op. cit.*), p. 92 (trad. Gérard Berger).

<sup>30</sup> François Lagarde, « La mission française... », (*art. cit.*), p. 440.

l'occurrence espagnole – en terre mexicaine, la plupart des autres avaient été créées par une entreprise anglo-saxonne ; mais toutes, ou presque, se trouvaient séparées les unes des autres par des centaines de kilomètres d'immenses espaces encore peu, voire pas, humanisés<sup>31</sup>. Aussi, dès 1851, l'évêque, Jean-Marie Odin, nommait-il Claude Dubuis comme vicaire général à San Antonio, pour la partie ouest du diocèse, puis, l'année suivante, Claude Chambodut comme vicaire général à Galveston, pour la partie est. Des visites aux petites communautés s'avéraient nécessaires depuis les villes où chacun des missionnaires se trouvait en poste<sup>32</sup>.

Mais – et cela était également problématique – le petit nombre de prêtres installés sur ce gigantesque territoire, les uns d'origine espagnole, les autres d'origine française, permettait d'autant moins de desservir toutes les communautés que certains ordres (Lazaristes, Oblats de Marie Immaculée) avaient vite tendance à quitter le pays<sup>33</sup>. Et la pauvreté des paroisses s'ajoutait au petit effectif des missionnaires, si bien qu'en 1851 Mgr Odin écrivait à Emmanuel Domenech pour lui demander de présenter aux Européens les besoins du Texas les plus urgents et de ne rien refuser de ce qui lui serait offert : « ornements, calices, livres de prière, ciboires, rosaires, etc., prenez tout<sup>34</sup> ».

Une organisation à la fois solide et rationnelle était également indispensable. Ce fut la tâche assignée par l'évêque de Galveston (qui était toujours Jean-Marie Odin) au premier synode diocésain, qui se tint en 1858, mais auquel ne purent participer que dix-sept des quarante prêtres du diocèse, en raison de l'éloignement de nombre d'entre eux et des difficultés de communication. On y régla les conditions de vie du clergé, en particulier quant à sa tenue vestimentaire et à son entrée dans les « saloons ». On y décréta que l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont le diocèse de Galveston et, auparavant, le vicariat du Texas avaient reçu une si grande aide financière, serait une entité établie dans le diocèse, et que le clergé devait recommander aux laïques de contribuer à sa « tâche missionnaire internationale ». On y décida la création d'une chancellerie diocésaine et la nomination comme chancelier de Claude Chambodut, qui était vicaire général du diocèse depuis 1852. On y élaborait un plan pour décentraliser l'administration diocésaine plus qu'on ne l'avait fait en 1851, trois vice-chanceliers étant nommés dans les différentes parties du diocèse pour améliorer encore la desserte d'un territoire toujours aussi vaste mais de plus en plus peuplé : Claude Dubuis fut nommé vice-chancelier pour le secteur de San Antonio, où il était jusque-là vicaire général ; Augustin Gaudet, Oblat de Marie Immaculée, le fut pour celui de Brownsville, tout au sud ; et ... Jacques Giraudon le fut aussi, pour celui de Laredo, plus à l'ouest (et plus aride, plus hispano-mexicain...)<sup>35</sup>.

#### - L'œuvre de Jacques Giraudon

En 1858, lors de cette nomination comme vice-chancelier du diocèse de Galveston pour le secteur de Laredo, Jacques Giraudon était arrivé aux Etats-Unis voici douze ans déjà : qu'avait-il fait jusque-là ? On est loin d'en savoir beaucoup sur ses pérégrinations texanes<sup>36</sup> et même sur son œuvre. Lisa May, l'archiviste du diocèse de Galveston-Houston, déplorait, dans une lettre, adressée au Service des Archives de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon le 4 août 2000<sup>37</sup>, n'avoir que fort peu de matériaux à son propos<sup>38</sup>, et renvoyait à la brève biographie établie par James Vanderholt<sup>39</sup>, ainsi qu'à quelques passages de l'ouvrage – déjà mentionné – de James Moore, *Through Fire and Flood*<sup>40</sup>, qui permettent de tracer les grandes lignes de la carrière texane de ce missionnaire quasi ignoré.

Suivons d'abord James Vanderholt, qui se réfère, d'une part, à des documents d'archives, et, d'autre part, à un autre auteur, qui a écrit vingt ans avant lui, Carlos Castañeda<sup>41</sup>. Après avoir mentionné que Jacques

<sup>31</sup> Pour les principales localités, voir figure 1.

<sup>32</sup> James Moore, « *Through Fire and Flood...* », (*op. cit.*), p. 92-93.

<sup>33</sup> James Moore, « *Through Fire and Flood...* », (*op. cit.*), *ibid.* Sur les Lazaristes, voir note 22. Quant aux Oblats de Marie Immaculée, c'est une congrégation d'hommes qui a été fondée en 1816 pour rechristianiser les campagnes après la Révolution, et qui ne s'est tournée vers les missions étrangères que depuis 1841.

<sup>34</sup> James Moore, « *Through Fire and Flood...* », (*op. cit.*), p. 93 (trad. Gérard Berger).

<sup>35</sup> Essentiellement d'après James Moore, « *Through Fire and Flood* » (*op. cit.*), p. 92-93 et 118-119.

<sup>36</sup> Voir néanmoins, pour les principales localités qui vont être citées, la figure 1...

<sup>37</sup> Lettre déjà mentionnée ci-dessus (voir note 27).

<sup>38</sup> « We have very little materials on Fr. Giraudon in the Archives », écrivait-elle.

<sup>39</sup> *Biographies of French Diocesan Priests in Nineteenth Century Texas*, San Antonio, 1978.

<sup>40</sup> En particulier p. 92-93 et 118-119.

<sup>41</sup> James Vanderholt indique que ses sources ont été, d'un côté, les « Catholic Archives of Texas », et, de l'autre, Carlos Castañeda, *Our Catholic Heritage in Texas. The Church in Texas since Independence, 1836-1950*, volume VII, Austin, Von Boeckmann - Jones Company, 1958, p. 103 et 119.

Giraudon était né en janvier 1815 « à Rozier-Côtes-d’Aurec en France » et qu’il avait été ordonné le 21 mai 1842 « en France », il aborde sa carrière au Texas. Jacques Giraudon y vint en 1846, dit-il. En 1847, le missionnaire se trouve, nous apprend-il, à Brown’s Settlement, appelé plus tard Saint-Mary’s Settlement, en tant qu’adjoint. Puis, en 1851, le voici, nous révèle-t-il, à Victoria, paroisse de Notre-Dame-de-Guadeloupe (« Our Lady of Guadalupe »), mais il est dans la nécessité de desservir – ainsi qu’on l’a souligné – onze autres localités où l’on célébrait la messe, parmi lesquelles Refugio, San Patricio, Lamar et Corpus Christi. En 1852, toujours d’après le même auteur, Jacques Giraudon se trouve à San Antonio, où il est chargé de l’église Saint-Fernand (« San Fernando Church ») : là, lui-même et Claude Dubuis, vicaire général, remplacent le Père Miguel Calvo, et, de là, l’un et l’autre s’occupent aussi des anciennes missions espagnoles. Puis, de 1855 à 1863, notre biographe fixe Jacques Giraudon à Laredo, cette ville frontalière fortement marquée par son passé hispano-mexicain, où il est attaché à la paroisse Saint-Augustin (« San Augustine Parish », saint Augustin étant le saint patron de la ville) et où il semble avoir succédé au Père Garcia, qui avait été sous juridiction mexicaine : il s’y trouve en poste depuis trois ans lorsque, en 1858, au premier synode diocésain de Galveston, l’évêque, Jean-Marie Odin, prend la décision de diviser le diocèse en trois districts et lui confie celui de Laredo, en lui conférant le titre de vice-chancelier. Ne signalant rien d’autre quant à la carrière texane de Jacques Giraudon, James Vanderholt conclut la brève biographie qu’il lui a consacrée en indiquant que le missionnaire s’est retiré en France en 1864 en raison d’une mauvaise santé et qu’il y est mort le 10 avril 1892, mais aussi en soulignant que « Castañeda le décrivait comme infatigable<sup>42</sup> ».

Référons-nous maintenant à James Moore<sup>43</sup>, qui vient apporter quelques touches plus concrètes et plus vivantes à la notice biographique de James Vanderholt. La première concerne un séjour de Jacques Giraudon à Refugio en 1850. Mgr Odin, évêque de Galveston, y arrive dans le cadre d’une tournée au sein de son évêché, en provenance de Brownsville, Brazos de Santiago, Corpus Christi et San Patricio. Il y trouve « le Père Jacques Giraudon faible pour maladie, mais apparemment hors de danger<sup>44</sup> », et, finalement, plus chanceux que Mathieu Chazelle et A.-M. Chanrion, ses cadets du même bateau que lui, déjà décédés. Mais c’est surtout la description des conditions, tant de travail que de vie, qui sont celles de Jacques Giraudon en ce lieu qui mérite attention : « La vieille mission de Refugio, construite originellement pour les Karankawas<sup>45</sup> », écrit James Moore, « était encore debout, mais dans un état de grande décrépitude. L’autel était détruit, et Odin célébra la messe sur une table. Les murs portaient les marques de la désolation laissée par la violence de la révolution texane quatorze ans plus tôt<sup>46</sup> ». La seconde mention de Jacques Giraudon, par le même biographe, concerne 1852 et le séjour de l’intéressé à San Antonio, où les catholiques de langue espagnole ne manquaient pas et où le départ du Père Calvo leur était préjudiciable : de ses remplaçants, l’un, Claude Dubuis, ne peut pas encore parler espagnol, de sorte que son efficacité pastorale se trouve limitée à celles de ses ouailles qui parlent anglais, allemand ou français ; aussi, c’est grâce à l’autre, à savoir Jacques Giraudon, qui est devenu plus rapidement compétent en espagnol, que la situation peut s’améliorer à la fin de l’année<sup>47</sup>. La troisième mention de ce dernier, par James Moore, n’apporte rien de vraiment nouveau à la brève biographie de James Vanderholt : elle concerne la nomination de Jacques Giraudon comme vice-chancelier en poste à Laredo, « où il travaillait », dit l’auteur, « depuis 1855<sup>48</sup> » ; néanmoins, en concluant sur la considération selon laquelle, « à la fin de la turbulente décennie 1850, les catholiques du Texas pouvaient regarder celle-ci comme une période de remarquable progrès<sup>49</sup> », l’historien texan ne rend-il pas hommage à l’œuvre accomplie par les missionnaires français, et, parmi eux, d’abord par l’évêque, Jean-Marie Odin, les vicaires généraux, Claude Chambodut et Claude Dubuis, les vice-chanceliers, Augustin Gaudet et Jacques Giraudon ?

Mais les pages les plus intéressantes, tant pour connaître les missions texanes au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que pour cerner la personnalité de notre missionnaire, c’est Jacques Giraudon lui-même qui les a écrites. Il s’agit, d’abord, d’une longue lettre, tenant quatre pages d’un papier de mauvaise qualité qui s’est

---

<sup>42</sup> « Castañeda described him as “indefatigable” ».

<sup>43</sup> Voir note 27.

<sup>44</sup> Page 92 (trad. Gérard Berger).

<sup>45</sup> Tribu indienne.

<sup>46</sup> Page 92 (trad. Gérard Berger).

<sup>47</sup> « The assistance of Fr. Jacques Giraudon, who was proficient in Spanish, helped alleviate this situation in the fall of 1852 », écrit James Moore, p. 93.

<sup>48</sup> « Giraudon had worked in Laredo since 1855 », écrit James Moore, p. 119.

<sup>49</sup> James Moore, « Through Fire and Flood... », (*op. cit.*), p. 119 (trad. Gérard Berger).

mué en buvard, à l'écriture serrée et régulière, qu'il a adressée à la fin de 1848, à l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon<sup>50</sup>. Il y décrit un Texas en proie à bien des difficultés, au sortir des aventures politiques et militaires des années 1830 et 1840 ; il y peint une colonisation accomplie surtout par des humbles qui se contentent de peu – tels les Irlandais qui ont dû fuir en masse leur terre natale après la crise économique et la famine de 1845 – ; il y révèle combien sont pauvres les missions catholiques, mais aussi combien les missionnaires espèrent et attendent... On comprend mieux, en le lisant, et les voyages en Europe d'un Odin ou d'un Dubuis pour aller y quérir des hommes, des choses, de l'aide, et la lettre, déjà citée, du premier nommé à Domenech pour lui demander de solliciter des Européens tous les dons possibles, et la somme d'efforts qu'ont dû consentir – eussent-ils été « infatigables » – ces hommes de Dieu. Cette lettre de Jacques Giraudon est, de la sorte, un témoignage de premier ordre<sup>51</sup>. La voici :

*Lavacca County (Texas)<sup>52</sup>, 15 Nov. 1848*

*Monsieur,*

*C'est pour une pressante raison et du fond d'une grande destresse qu'un missionnaire Lyonnais, au Texas, a pris le parti de s'adresser à vous, non pour s'attirer aucune spéciale faveur, mais pour exposer au Conseil de la Propagation de la foi les besoins particuliers des missions Catholiques dans ce pays. La situation qui sera décrite dans cette lettre n'est point particulière à une place, mais généralement la même pour toutes. Je puis dire sans crainte de mentir que, de toutes les Missions d'Amérique, celle du Texas est la plus dénuée de moyens extérieurs. C'est cependant une de celles qui offrent l'aspect le plus flatteur pour l'avenir. Mais pour le présent, tout est à faire, et que faire sans moyens ? Il est vrai que M<sup>sr</sup> Odin vient de faire élever à Galveston une petite Cathédrale qui pourra compter au nombre des petits monuments, les seuls qu'il sera donné à l'œil [de] découvrir ici pendant de longues années. Surément, il en avoit besoin ; un Évêque ne peut être sans siège et sans Église, mais il a fallu consacrer exclusivement à cette œuvre les ressources allouées par la propagation de la Foi pendant plusieurs années. Elles n'ont point suffi ; malgré les calculs, il a fallu contracter des dettes. Néanmoins, la population Catholique de la ville n'est, et ne sera probablement toujours, que peu considérable, en comparaison d'autres endroits qui n'ont pour Église qu'une misérable hutte de quinze à vingt pieds de long, faites avec des troncs d'arbres empilés les uns sur les autres, couvertes avec des buches et livrées à toutes les incommodités des saisons. Si l'on n'excepte San Antonio, où l'on a sauvé de la fureur des Sauvages et des ravages des guerres qui ont eu lieu entre le Texas et le Mexique une petite Église en pierre, toutes les autres ne sont que du genre dont je viens de parler. C'est une vue pitoyable qui fait saigner le cœur des missionnaires Français, quand ils se voient obligés de célébrer le culte divin dans un si misérable appareil. Depuis bientôt deux ans que je suis en ce pays, dans deux ou trois petites congrégations que je sers, j'ai été obligé de célébrer sur des buches fendues avec la hache, sur lesquelles je pouvais à peine faire tenir mon calice, n'ayant pu me procurer une planche pour servir d'autel. On ne pourroit se figurer quels sont ici les besoins du culte. Ils résultent immédiatement de l'état présent du pays et de ses habitans. Le sol est très fertile et favorable aux plus riches productions ; mais dans l'intérieur des terres, il n'y a encore ni industrie, ni commerce, ni argent. Tout est au commencement, et quand il faut commencer sans moyens, les commencemens sont longs. Comme la population est peu nombreuse eu égard à l'étendue du terrain, les ouvriers y sont d'une rareté incroyable et leurs gages n'ont point de prix. Cent dollars (cinq cents francs) ont ici moins de valeur que cent francs en France. Pour avoir une de ces huttes qui nous tiennent lieu d'Églises, il faut payer trois ou quatre mille francs à partir de trois ou quatre lieues de la mer jusqu'aux montagnes habitées par les Indiens. Le pays est si pauvre qu'on y trouve pas même les instrumens nécessaires pour le labourage et des haches pour bâtir des cabanes. Quel que soit le manque de succès dans la plupart des expériences faites jusqu'à ce jour, il y a pourtant lieu de croire qu'on pourra parvenir à y élever des bâtimens en brique, mais on en vient toujours à cette demande : où sont les moyens ?*

*Le pays est peuplé et se peuple toujours d'Irlandais, d'Allemands que la destresse a chassés de leurs foyers, et d'Américains qui, ne pouvant vivre dans les autres parties des Etats-Unis, viennent chercher ici un asile. La plupart de ceux-ci, possédés par l'esprit d'émigration, passent leur vie à errer de cabane en cabane, parce qu'ils n'aiment pas le travail. Le fermier Irlandais-Textien croit avoir fait beaucoup quand il a élevé une petite cabane pour y mettre sa femme et ses enfans à l'abri du soleil et de la pluie. De là, surément, il croit pouvoir éprouver quelque satisfaction, quand il porte son esprit vers le temps auquel il avoit à lutter contre les*

---

<sup>50</sup> En dépit de la mauvaise qualité du papier d'origine, qui se répercute sur toute reproduction, on donne, ci-après, sans pour autant pouvoir permettre d'apprécier à coup sûr l'écriture de Jacques Giraudon dans la mesure où deux graphismes y apparaissent, copie de la dernière page de sa lettre : voir figure n° 4.

<sup>51</sup> Ce document est conservé au Service des Archives des Œuvres Pontificales Missionnaires, à Lyon, sous la cote F 01518.

<sup>52</sup> Le comté de Lavaca se situe au sud du Texas, à une centaine de kilomètres du Golfe du Mexique, à peu près à égale distance d'Houston, à l'est, et de San Antonio, à l'ouest, et à proximité de Victoria et de Refugio, où Jacques Giraudon a exercé son ministère, on vient de le dire (voir figure 1).

*rigueurs de la famine. Mais cette position ne le met pas encore en [mesure ?] de faire autre chose que des vœux pour cette Église à laquelle son cœur est attaché.*

*Cependant, au milieu de l'incrédulité dans laquelle les populations Texiennes sont plongées, résultat naturel de la multiplicité des Sectes Protestantes, les idées religieuses se tournent rapidement vers le Catholicisme ; il n'est pas rare d'entendre les Protestans Anglo-Américains, lassé de la froideur de leur culte décharné, se dire entr'eux que les Cérémonies Catholiques seroient belles si on pouvoit les voir dans leur ensemble. Il faut, de toute nécessité, quelque chose d'extérieur, pour rassembler du milieu des bois une population éparse çà et là, presque à demi-sauvage quoique civilisée, dont la principale et la plus agréable occupation en hivers et en tout temps est celle des Comanches, la chasse. La population Américaine est telle que la prédication est presque sans pouvoir sur les esprits ; la parole a été pervertie par les Sectaires. On ne sait que croire de tant de différentes doctrines ; on ne croit rien, que ce que l'on voit. Ce sont des monuments qu'il faut ; ils sont plutôt capables que la parole d'attacher les esprits et les cœurs à la croyance.*

*C'est dans cette vue, Monsieur, que les prêtres Lyonnais qui sont au Texas tournent avec complaisance leurs regards vers cette chère ville où repose leur espérance. Ils ne sont point mus par un esprit de jalousie au sujet des bienfaits que l'œuvre de la Propagation envoie aux autres diocèses d'Amérique. Mais quand ils voient des pays aussi riches que la Louisiane, New-York et toutes les contrées de l'Est, couvertes de magnifiques Églises et de superbes monumens religieux, tandis qu'ils ne peuvent trouver une place pour briser le pain aux enfans de l'Église du Texas, pour y donner un peu d'instruction à une jeunesse qui s'élève plus qu'à demi sauvage, pour y abriter et y faire reposer le Saint des Saints, pourroient-ils d'empêcher de soupirer avec amertume et de se dire : pourquoi faut-il que le Christ soit couvert de brillantes étoffes dans une partie de son corps, tandis que le reste est livré à une honteuse nudité ?*

*Je vous prie, Monsieur, en lisant ces lignes et les soumettant, si elles le méritent, à la connaissance du Conseil d'administration, d'avoir égard à la situation de celui qui les écrit ; c'est celle de la destresse. La voix qui s'élèvera de ces pages n'est pas celle d'un seul, mais de tous les prêtres du Texas. Leur objet principal et leur plus ardent désir est de faire connoître l'état de leur mission et ses besoins ; il est à peine croyable que ces deux points soient connus. Quand je parle de nécessités, j'entends seulement celles du culte ; je ne fais point allusion à celles de ses ministres. En venant dans ces forêts, ils se sont engagés à y supporter la faim, la soif, la chaleur, le froid, la nudité ; ils trouvent ce qu'ils devoient attendre ; ils n'ont pas lieu de se plaindre ; ils le souffrent au milieu d'une nation qui se dit civilisée ; la souffrance n'en est que plus sensible.*

*Après ces quelques mots qu'une heureuse pensée m'inspire d'envoyer au conseil de la Propagation de la Foi, j'avoue que je ne puis m'empêcher d'exprimer le souhait qu'ils puissent être pris en considération, que les missionnaires puissent voir leurs ressources s'accroître, les mettre en état de rassembler leur petit troupeau, le dimanche, dans un lieu propre à la célébration du culte divin, afin qu'il n'aient point l'extrême douleur de voir leurs efforts se consumer en vain, faute de moyens extérieurs.*

*J'ai l'honneur d'être,*

*Monsieur,*

*Votre très humble Serviteur.*

*Giraudon,*

*p. miss. au Texas*

S'ajoute à cette longue lettre un autre courrier, beaucoup plus bref, adressé par Jacques Giraudon et son collègue A.-M. Souchon<sup>53</sup> à Mgr Odin quelques mois après la désignation de ce dernier à l'archevêché de La Nouvelle-Orléans, en Louisiane, le 15 février 1861. Il dit la déférence des signataires envers l'archevêque, mais aussi, à nouveau, en filigrane, les difficultés texanes<sup>54</sup>. Le voici :

*Laredo 5 Juin 1861*

*Monseigneur,*

*La nouvelle, contenue dans votre dernière lettre, sans être attendue, ne laissait pas d'être redoutée des prêtres Téciens. Séparés comme nous sommes du reste du monde, nous savions bien peu de ce qui se*

<sup>53</sup> Sans doute s'agit-il de Martin Souchon, né à Crémeaux en 1830, et qui mourra à Laredo en 1902 (d'après Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens » (*op. cit.*), p. 56).

<sup>54</sup> Ce document est conservé aux « Catholic Archives of Texas », à Austin (Texas), auxquelles les auteurs adressent leurs remerciements pour leur en avoir communiqué la teneur.

passait. Néanmoins, la situation où se trouvaient les affaires nous faisait assez présentir ce qui est arrivé. Votre séparation des Missions du Texas serait une grande peine pour les prêtres qui y sont employés, si elle se faisait pour un autre but. Mais dans les circonstances présentes, nous pouvons à peine l'appeler une séparation. En vous félicitant du choix que le Souverain Pontife a fait de vous pour occuper un Siège plus élevé, nous ne pensons pas renoncer à l'espérance de votre coopération active au bien des Missions Téciennes. La providence divine, sachant combien vous l'avez à cœur, vous ménagera plus d'une occasion d'y contribuer. Le nouvel Évêque, et les prêtres qui travailleront sous sa direction, regarderont toujours en vous le fondateur de la Mission, et ne perdront rien de l'estime et du respect qu'ils avaient pour vous lorsque vous étiez au milieu d'eux.

*C'est avec ces sentiments que nous sommes,*

*Monseigneur,*

*Vos très respectueux.*

*J. Giraudon*

*A.-M. Souchon*

Et la moisson des informations et documents recueillis sur Jacques Giraudon missionnaire au Texas s'achève là<sup>55</sup>. Sans doute, cependant, de nombreux traits du portrait, tracé par François Lagarde en 2000<sup>56</sup>, du missionnaire « moyen » au Texas le concernent-ils ; lisons-en, pour finir et conclure sur Jacques Giraudon missionnaire, quelques passages, non pas avec l'assurance de l'y trouver tout entier, mais avec la certitude de l'intégrer à son monde :

*Esquissons ici l'extraordinaire destin du missionnaire français au Texas. C'est celui d'un sujet pris dans une structure, alors même qu'il erre dans les plaines et les déserts texans [...]. Sa mission est de collecter des âmes [...]. Pour accomplir cette mission, il est soutenu par une idéologie, ou une croyance, ou une foi, et par une structure administrative très développée. Sa croyance est ancienne, et très ancrée [...]. Cette foi implique que le salut des uns passe par celui des autres, et qu'un homme qui vit et meurt sans être transformé par les sacrements n'a pas droit à la vie éternelle. Ce missionnaire est jeune et instruit, il a fait sa philosophie et sa théologie, sa croyance est étayée, contrôlée, entretenue par le bréviaire, les journaux comme les Annales ou le Propagateur, les retraites, les lettres pastorales. Une persuasion dogmatique le protège, en quelque sorte. Une rhétorique obligée lui permet aussi de ne pas dévier ou de passer outre : la Providence a toujours le dernier mot. Il est assez rigoriste et de préférence applique les règlements canoniques à la lettre. Il est conservateur et lutte contre les fandangos et les beuveries [...]. Il peut chercher à éliminer ses rivaux car pour lui, selon les relevés statistiques de la Propagation, deux catégories d'hommes sont seulement possibles, les catholiques et les autres, hérétiques et infidèles [...].*

*Plus encore, il est déterminé par la lourde et précise structure administrative de l'église et de la mission, même si Galveston et San Antonio, les sièges épiscopaux qui le concernent, ou Lyon et Rome sont à des distances alors prodigieuses. Une hiérarchie autoritaire et l'obéissance qu'elle implique (de l'ordination à l'exeat), la préparation dans des séminaires qui sont de « véritables arsenaux des soldats de Dieu où sont forgés toutes les armes pour les combats du Seigneur »<sup>57</sup>, la définition élaborée des facultés du missionnaire, la règle sévère, dans le cas des prêtres réguliers et des sœurs, le soutien administratif de son évêque font que ce lévite est fortement appareillé. Bref, cet étranger perdu au milieu des grands espaces et des populations immigrées, ou hostiles, est en fait rattaché à un appareil idéologique et administratif formidable.*

*[...] Il exploite aussi une pratique, sinon une technique, qui a fait ses preuves et en ce sens, il importe un modèle d'entreprise qui est français, et peut-être même assez lyonnais [...]. Le collecteur d'âmes est d'abord un distributeur de sacrements. Un catholique valide est un baptisé, un confirmé, un communiant, un marié à l'église, un oint du Seigneur à l'heure de la mort. Il est aussi un catéchisé, instruit dans la doctrine. Le missionnaire, persuadé que sa parole a un pouvoir performatif, sinon ontique, parcourt le Texas à la recherche des catholiques épars ou des protestants à convertir, officie et distribue enseignement et sacrements, parfois à toute vitesse tant la route est longue [...]. Cette fonction apostolique et sacramentelle est première, et essentielle, mais elle n'est que la part symbolique de sa mission, la part matérielle étant bien plus grande. Un commerce nécessaire d'intentions de messes, d'indulgences, de quêtes et surtout de sous des missions, finance fragilement, et sans aucun bénéfice matériel, sa précaire entreprise. Mais surtout, le missionnaire est un*

<sup>55</sup> On peut imaginer cette moisson comme fort incomplète, eu égard à ce qui, sans doute, doit dormir dans les fonds d'archives et de bibliothèques américains...

<sup>56</sup> Dans « La mission française... » (*art. cit.*), p. 441-443.

<sup>57</sup> Citation extraite de Jean Perrichon, *Vie de Monseigneur Dubuis, l'Apôtre du Texas*, Lyon, Vitte, Ruban & Paquet, et Roanne, Rébé, 1900, p. 19.

entrepreneur, au sens où il construit, et souvent de ses propres mains, les institutions qui permettent la propagation de la foi catholique [...].

*L'église ou la chapelle, tout d'abord, pour lui-même et pour les colons qui retrouvent dans ce bâtiment un peu de ce qu'ils ont quitté [...]. La nouveauté et les difficultés auxquelles sont confrontés les colons sont si énormes qu'une église peut soutenir leur entreprise, parce qu'elle permet la pratique des sacrements et rappelle, sinon soutient, une culture d'origine. Une belle église, avec des cloches, un orgue, des chandeliers ou des vitraux, attirera aussi les colons qui vivent dans un dénuement de distraction et de spectacle à peu près total.*

*[...] La construction d'écoles, d'hôpitaux, de couvents, de séminaires, d'orphelinats a un triple but : accroître le nombre des fidèles, subvenir aux besoins des nécessiteux et œuvrer dans le sens du progrès et de la civilisation, et enfin assurer des revenus permettant aux prêtres et aux sœurs de survivre matériellement [...].*

*Cette structure idéologique et administrative, et les chantiers de l'entreprise une fois établis, qu'en fut-il en réalité ? Dans la réalité, les missionnaires durent affronter les ennemis de l'extérieur et les ennemis de l'intérieur, selon la formule consacrée. Il leur fallut quitter un pays et des parents, pour répondre à une vocation qui pouvait être fragile, et traverser des mers à une époque où l'on faisait encore volontiers son testament avant de s'embarquer. Ils connurent l'adversité physique et climatique du pays, et eurent à faire à des populations déplacées, exploitées, pauvres et rudes. Longtemps ils furent des missionnaires ambulants, d'infatigables voyageurs, et c'est à pied ou à cheval, ou à dos d'âne, saint animal, qu'ils parcoururent des dizaines et même des centaines de milliers de miles, malgré la chaleur ou les inondations, les serpents à sonnette, les « loups », les « panthères » et les maringouins. Les ouragans et les incendies détruisirent leurs couvents, leurs écoles ou leurs églises. Ils subirent les attaques des Comanches ou des Know-Nothings, et connurent la faim, les maladies souvent mortelles (la fièvre jaune, le typhus, le choléra), les morts tragiques (noyade, perte dans le désert), la folie et le suicide, et les « tentations » comme le désespoir ou l'ivrognerie. Il y eut de mauvais prêtres et des abandons. La solitude pouvait les miner affreusement et leurs « croix » furent bien plus nombreuses que leurs « consolations ». Ils connurent l'effroyable guerre civile et les guerres avec le Mexique, de San Antonio jusqu'à Brownsville et le long du Rio Grande. Ils manquèrent sans cesse d'argent et de personnel, et furent rapidement débordés par l'ampleur de l'immigration et par leurs rivaux protestants, Méthodistes ou Baptistes, qui eux aussi construisaient écoles et hôpitaux, et par le progrès de l'école publique. Ils restèrent souvent des étrangers ne parlant pas la langue (anglaise, espagnole ou allemande), ce qui est un problème quand on doit enseigner, confesser à voix basse ou prêcher en plein air [...].*

Rester au Texas pendant presque vingt ans, y œuvrer dans des conditions sans doute souvent très proches de celles ici décrites, telle devait être la destinée de Jacques Giraudon. Vraisemblablement fatigué, peut-être malade, il revient en France en 1865. A son retour dans son diocèse d'origine, il est nommé aumônier des Sœurs de la Sainte-Famille à Beaujeu, l'ancienne capitale du Beaujolais, poste qu'il occupera jusqu'en 1870. Enfin, de cette date à 1892, il résidera chez les Sœurs du Cœur-Agonisant de Jésus, à Lyon. C'est là qu'il mourra le 10 avril 1892, âgé de 77 ans.

## II.- Jacques Giraudon, fils d'une humble famille

Le 2 janvier 1815, c'est au petit hameau de Rully, à moins de huit cents mètres du bourg de Rozier-Côtes-d'Aurec, à quelque deux cents mètres du département de la Haute-Loire, sur le chemin conduisant à Malvalette<sup>58</sup>, que naît Jacques « Girodon » – c'est l'orthographe du registre et celle alors encore en usage –, lequel ne sera baptisé, en l'église du chef-lieu communal et paroissial, que le 20 janvier<sup>59</sup>, où il aura, pour parrain, un oncle aux mêmes nom et prénom que lui, et, pour marraine, une tante, Marguerite Mallard. Rully ne possède alors qu'une demi-douzaine de maisons environ. L'une d'elles, de dimensions très moyennes, surtout pour une ferme qui doit être à la fois bâtiment d'habitation et d'exploitation, à peu près au milieu du petit village, face au chemin de Malvalette, appartient à ses parents, si l'on en croit la qualité de « propriétaire » attribuée à son père sur son acte de naissance<sup>60</sup>. C'est dire combien, néanmoins, les Giraudon sont des gens modestes, à l'instar, certes, de nombre d'habitants des campagnes du Haut-Forez au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais ils ont aussi – et cela les distingue de la majorité de leurs compatriotes, tout en éclairant notre sujet d'étude – donné un scieur de long installé dans le département du Gard, oncle de Jacques, et un frère mariste, neveu de ce dernier, de sorte que cette humble famille semble présenter quelque chose d'assez spécifique<sup>61</sup>...

### I.- Les Giraudon, des gens modestes

#### - Parents et grands-parents

Jean Giraudon, père de Jacques, s'il est dit propriétaire, par le maire, à la naissance de son fils, est porté journalier, par le curé, sur l'acte de baptême de ce dernier, le 20 janvier : sans doute n'est-il alors propriétaire que de peu de biens (la maison, quelques parcelles), de sorte que le travail de ses terres ne l'occuperait pas toute l'année et ne lui permettrait pas de subvenir à tous les besoins de sa famille, ce qui l'obligerait à aller travailler chez autrui un certain nombre de journées. Jacques est le premier enfant de Jean, qui s'est marié à Rozier-Côtes-d'Aurec un peu plus d'un an avant cette naissance, le 4 octobre 1813, avec une fille du hameau de Rentré, à quelques centaines de mètres du bourg et de Rully, Françoise Bonnet : rien, là, qu'une endogamie géographique tout à fait classique. Jean est dit, à cette occasion, scieur de long et propriétaire, ce qui conforte et complète les fonction et qualité qu'on lui attribue lors de la naissance de son premier-né : peut-être a-t-il été, jusqu'à son mariage, l'un de ces migrants saisonniers qu'étaient la plupart des scieurs de long du Haut-Forez, et peut-être a-t-il remplacé cette tâche, ensuite, par celle de journalier, de façon à ne pas s'éloigner des siens ? En tout cas, ni lui-même, ni son épouse ne savent signer.

Jean Giraudon était né le 30 janvier 1778 – il se marie donc à 35 ans – « au Montmialon », autre hameau de la paroisse de Rozier-Côtes-d'Aurec, dont le nom n'a cessé d'évoluer au cours des siècles, se raccourcissant parfois en « Le (ou La) Montmial(e) » et finissant par aboutir à l'appellation d'aujourd'hui, « Montméal », en passant par « Le (ou La) Montméal(e)<sup>62</sup> » ; sous la plume du curé, l'orthographe de son patronyme était déjà « Girodon ». Autour de cette date, en ce hameau, Mathieu, le père de Jean, époux d'Antoinette Gayte<sup>63</sup>, a été régulièrement qualifié de laboureur, au long des actes paroissiaux le concernant, du moins jusqu'en 1780, où, le 26 mars, à la naissance de son fils Pierre, il est dit « grangier » – c'est-à-dire fermier –, au même lieu : il semble bien que les grands-parents de Jacques Giraudon aient été des locataires

---

<sup>58</sup> Malvalette, en 1815, n'est encore ni commune, ni paroisse. Le village, ainsi que tout le territoire qui en dépendra quelques années plus tard tant sur le plan communal que sur le plan paroissial, fait alors partie de l'immense commune et de l'immense paroisse de Bas-en-Basset.

<sup>59</sup> Dix-huit jours de battement entre naissance et baptême, voilà qui est rarissime à une époque où l'on tient à faire entrer le nouveau-né dans la communauté chrétienne aussitôt que possible après sa venue au monde !

<sup>60</sup> Cette maison existe toujours, même si elle n'est plus qu'à vocation strictement agricole – et encore ! – et sans qu'on sache si son architecture a subi quelque transformation depuis 1815 : voir figure n° 2.

<sup>61</sup> Voir, en figure n° 5, le tableau généalogique, quelque peu simplifié, de la famille Giraudon.

<sup>62</sup> Ainsi, lors du mariage des parents de Jean, le 13 janvier 1767, il est dit du mari qu'il habite « à la Montmiale, paroisse de Rosiers ». Voir, en figure 3, une vue actuelle dudit hameau. Notons, au passage, que l'évolution toponymique ici résumée a joué un mauvais tour à J.-E. Dufour, qui ne l'a pas perçue dans son *Dictionnaire topographique du Forez et des paroisses du Lyonnais et Beaujolais formant le département de la Loire* (Mâcon, 1946), récemment réédité (*Dictionnaire topographique du département de la Loire*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006) : voir, à ce sujet, Gérard Berger, note intitulée « De Montméa (Bas-en-Basset) à Montméal (Roziér-Côtes-d'Aurec et Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte) : une réflexion toponymique », à paraître...

<sup>63</sup> Patronyme parfois orthographié Gaitte.

exploitant en fermage un domaine de leur petit village<sup>64</sup> (il semble même que ce soit à la génération précédente, avec le couple des arrière-grands-parents, Jacques Giraudon et Françoise Terrasson, venus du hameau de Vacheresse, sur la paroisse voisine de Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte, qu'aurait eu lieu, peu avant avril 1743, l'établissement de la famille au Montmialon<sup>65</sup>). Par contre, à la naissance suivante – il s'agit d'un fils, prénommé Marcellin –, le 25 septembre 1782, Mathieu Girodon n'est qualifié ni de laboureur ni de « grangier », et il n'habite plus au Montmialon : le voilà journalier à Rully. Enfin, en 1787, après qu'il eut été, une nouvelle fois, porté comme journalier à Rully à l'occasion du baptême, le 7 juillet, de son dernier enfant – une fille, dénommée Marguerite –, il est mentionné comme scieur de long, toujours à Rully, lors du mariage d'une de ses filles aînées, Agathe, le 11 septembre. Le travail d'un scieur de long pouvant fréquemment s'apparenter à celui d'un journalier, s'agit-il là d'une déchéance professionnelle, que partageraient de nombreux fermiers vieillissants, ou d'une promotion, qui passerait par l'accession à la propriété ? En d'autres termes, Mathieu Girodon est-il parti de « sa » ferme du Montmialon de son plein gré, ne se sentant plus assez solide pour exploiter un domaine désormais trop grand pour lui, ou son propriétaire n'a-t-il pas renouvelé son bail ? Et a-t-il trouvé à Rully une maison à louer, ou a-t-il pu y acquérir une petite propriété ? Si on ne peut répondre à ces questions, il n'en reste pas moins qu'on a là, pour la famille Girodon, à travers les professions exercées par son chef – lequel, en outre, ne sait pas signer –, et nonobstant l'éventualité que celui-ci ait pu devenir propriétaire, une preuve de plus de la modestie de sa situation. Mathieu n'en vit pas moins jusqu'en 1815, où, le 15 mars – deux mois après la naissance de son petit-fils –, « âgé de 81 ans », il décède « dans son domicile à Rully ».

Françoise Bonnet, la mère de Jacques Giraudon, était née le 4 avril 1785 à Rentré, où elle résidait encore lors de son mariage le 4 octobre 1813. Son père, Jean Bonnet, y était essentiellement peigneur de chanvre – c'est le cas lors du mariage de celui-ci, en 1763, et à la naissance de Françoise, en 1785 –, mais il y exploitait sans doute quelques terres, étant mentionné comme laboureur en 1780, et allait vraisemblablement travailler chez de plus gros agriculteurs lorsque ni le textile ni ses lopins ne l'occupaient, dans la mesure où il est qualifié de journalier en 1790. Il n'était originaire ni du lieu, ni même des environs, et était « venu gendre » dans la famille de ses beaux-parents : le 8 novembre 1763, déjà peigneur de chanvre et issu de Saint-Jeures, en Velay – précisément, de « Lavalette, paroisse de Saint-Gère-de-Bonnat », selon son acte de mariage –, fils d'autre Jean Bonnet et de Marie Jerphanion, il avait en effet épousé, à Rozier-Côtes-d'Aurec – où il demeurait « depuis plusieurs années », toujours selon la même source –, une fille de Rentré, Marguerite Gaude. Le père de celle-ci, Benoît, originaire du hameau de Mons, paroisse d'Aurec-sur-Loire, exerçait lui aussi le métier de peigneur de chanvre, voire, parfois, celui de cardeur de laine, et était également « venu gendre », à Rentré, chez ses beaux-parents, les Morier, par son union avec une de leurs filles, Marie. Bien que, dans la formation du couple Bonnet - Gaude, une exogamie (c'est-à-dire la pratique du mariage loin de chez soi) assez surprenante accompagne l'homogamie (c'est-à-dire la pratique du mariage au sein du même milieu professionnel et social), il n'y a rien là qui soit de nature à faire de ce foyer de peigneurs de chanvre une maison aisée.

De plus, en 1772, un Claude Bonnet, résidant, mais sans en être originaire, au hameau du Rochain, sur la paroisse de Rozier-Côtes-d'Aurec, qui paraît avoir été un parent de Jean, le père de Françoise – peut-être un cousin, voire un demi-frère, étant fils d'un Jean Bonnet et d'une Marie-Anne Soulier<sup>66</sup> –, et qui exerçait aussi la profession de peigneur de chanvre, avait épousé Françoise Gaude, une sœur de Marguerite, la femme de Jean et la mère de Françoise. Renforçant à la fois l'exogamie et l'homogamie des Bonnet et des

---

<sup>64</sup> Il y avait là, à la fin de l'Ancien Régime, au moins un domaine de ce type : celui appartenant à la famille Bouchetal-Laroche de Saint-Bonnet-le-Château, famille bien évidemment aisée, dont un des membres, Christophe, avocat en parlement, conseiller et contrôleur pour le Roi au grenier à sel de Saint-Bonnet, devait, le 4 octobre 1791, lors de la vente, comme bien national, du prieuré de Rozier et de ses possessions, être retenu comme adjudicataire, pour 34 800 livres, à partir d'une estimation à 14 493 livres 10 sous (Gérard Berger, *Le pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Centre d'Histoire Régionale de l'Université de Saint-Etienne, 1985, p. 179-181 et p. 292).

<sup>65</sup> En effet, après qu'eut été célébré, en l'église de Rozier, le 28 novembre 1729, le mariage de Jacques Girodon, de Vacheresse, et de Françoise Terrasson, issue d'une famille de grangers du hameau de Malacombe, sur la paroisse de Rozier, ce n'est que le 17 avril 1743 que ce couple est à nouveau mentionné à Rozier, à l'occasion du baptême d'un de ses fils, prénommé – une fois de plus ! – Jacques : mari et femme apparaissent alors, pour la première fois, comme résidant au Montmialon, en tant que « gens de labeur », une qualité que le curé de l'époque affectionne, mais qui laisse dubitatif l'historien.

<sup>66</sup> En outre, d'une part, Jean Bonnet, le père de Françoise, a été présent au mariage de Claude, et, d'autre part, ce dernier et ledit Jean ont été parrains, le premier, du deuxième enfant de Jean, en 1771, et le second, du premier né de Claude, en 1773. On constate, de la sorte, dans ces années-là, de fréquentes relations entre les deux hommes...

Gaude, cette union, même si le couple qu'elle a fondé s'est installé au bourg de Rozier, ne change rien à l'humble situation des uns et des autres. De la sorte, les grands-parents de Jacques Giraudon ne semblent nullement manifester, tant du côté maternel que du côté paternel, une aisance supérieure à celle de ses parents.

- *Frères et sœurs, oncles et tantes, neveux et nièces*

Le couple Jean Giraudon - Françoise Bonnet donnera naissance, au total, à quatre enfants, et Jacques aura, ainsi, deux frères et une sœur : après Jacques, l'aîné, naîtront Mathieu, le 8 avril 1817, puis Claudine, en 1822 ou 1823<sup>67</sup>, et enfin un second Jacques, le 28 mai 1828. Si Claudine mourra en bas âge, à deux ans, le 27 février 1825, et s'il n'a pas été possible de trouver trace de la destinée du dernier Jacques, Mathieu épousera, à Rozier-Côtes-d'Aurec, le 21 juin 1847, Catherine Faure, fille de Benoît Faure et d'Antoinette Alvergnat, du hameau de La Valmitte, sur la commune voisine de Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte. Quant au foyer Jean Giraudon - Françoise Bonnet, il ne semble pas avoir été constitué des seuls parents et de leur progéniture ; il paraît plutôt avoir formé ce que les démographes appellent un « ménage élargi » : un Jacques Giraudon, qui est mentionné à Rully en 1834 comme « cultivateur, âgé de 50 ans<sup>68</sup> » – et qui pourrait être le parrain du missionnaire, encore que ce ne soit pas la seule hypothèse possible –, une Marguerite Giraudon, qui meurt à Rully en 1840 « à l'âge de 54 ans », une Claudine Giraudon, « denteleuse », qui trépassa également à Rully en 1846 « à l'âge de 80 ans », étaient des frères et sœurs de Jean<sup>69</sup>, de sorte que le « feu » Giraudon-Bonnet aurait été « élargi » à des collatéraux, dont aucun ne semble s'être élevé au-dessus de la condition du chef de famille. Par ailleurs, les autres frères et sœurs de ce dernier sur lesquels une information a pu être recueillie quant à leur destinée manifestent la même humilité : par exemple, Agathe, née le 8 janvier 1762, prend pour époux, le 11 septembre 1787, un scieur de long, Simon Ollier, lequel a deux frères, Jean et Marcellin, qui sont aussi scieurs de long, le second ayant, de plus, épousé, en 1786, une cousine germaine de Jean Giraudon, Catherine Porte, dont un frère, Mathieu, est lui-même scieur de long (si bien que, parmi les ancêtres, les oncles et les proches cousins de Jacques Giraudon le missionnaire, il se trouvait une demi-douzaine de scieurs de long<sup>70</sup>) ; et Jeanne, autre sœur de Jean Giraudon, née le 28 juin 1773, est dite domestique au hameau de Clavières, commune de Bas-en-Basset, lorsqu'elle épouse, le 26 juin 1799, Jean Pichon, lui aussi domestique au même lieu.

Jean Giraudon décèdera à Rully, à l'âge de 70 ans, le 12 juin 1848, deux ans après le départ de son fils aîné, Jacques, pour le Texas. Sa succession se composera alors, outre la maison, de petites parcelles en nature de terre, pâture, pré, bois et broussailles<sup>71</sup>. Un an plus tôt, son fils cadet, Mathieu, s'était marié – on vient de le mentionner –. Celui-ci vivra à Rully, sa femme lui donnant neuf enfants, qui seront donc des neveux et nièces de Jacques, le missionnaire : Marie-Françoise, née le 2 juillet 1848 ; Claude, né le 24 janvier 1851 ; Marguerite, née le 6 février 1853 (et qui mourra le 27 du même mois) ; Benoît, né le 22 avril 1854 ; Jeanne-Marie-Gertrude, née le 13 février 1856 ; Jean-Benoît, né le 17 décembre 1857 ; Marie-Philomène, née le 16 octobre 1859 ; Jean, né le 1<sup>er</sup> juin 1864 ; et Jacques, né le 22 septembre 1865 (mais qui trépassera le même jour). Mathieu mourra à Lyon, dans le 3<sup>e</sup> arrondissement – précisément « 99, route de Vienne », « où il se trouvait momentanément », c'est-à-dire, vraisemblablement, à l'hôpital –, le 15 novembre 1871, âgé de 54 ans seulement. À propos de ses enfants, tout en nous réservant l'occasion de revenir, d'ici quelques pages, sur Claude, signalons quel avenir allaient avoir trois des frères et sœurs de celui-ci, une fois leur oncle Jacques revenu du Texas, voire après la disparition de celui-ci : « Gertrude » devait se marier à Rozier-Côtes-d'Aurec, le 27 mai 1884, avec un Benoît Faure – qui portait ainsi les mêmes nom et prénom que son propre grand-père maternel ! –, né à Bas-en-Basset (une commune limitrophe, quoique en Haute-Loire) le 29 janvier 1858, mineur de charbon au Chambon-Feugerolles, dont le père,

---

<sup>67</sup> Les registres communaux d'état civil de Rozier-Côtes-d'Aurec ne paraissent pas – à moins d'erreurs graves dans les patronymes et/ou les prénoms – contenir l'acte de naissance de cette Claudine : peut-être les hasards de l'existence l'ont-ils fait naître ailleurs...

<sup>68</sup> L'âge mis à part (car l'intéressé aurait alors 65 ans, et non 50), peut-être ce Jacques Giraudon est-il le même que celui que l'on rencontre à diverses reprises, à travers l'état civil, dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, comme sabotier au bourg de Rozier (par exemple, le 26 brumaire de l'an XI, à la naissance de son fils Simon, ou le 30 décembre 1823, au décès de son épouse, Marie Tranchand, denteleuse) : avec le métier de sabotier (ou de denteleuse), on ne s'élève pas au-dessus du rang des modestes travailleurs campagnards.

<sup>69</sup> On relève en effet, parmi les enfants de Mathieu Girodon, père de Jean, un Jacques, né en 1769 (ce qui lui donne 65 ans en 1834), une Claudine, née en 1771 (75 ans en 1846), et une Marguerite, née en 1787 (53 ans en 1840).

<sup>70</sup> Voir, en figure 6, le tableau généalogique très simplifié de la famille Giraudon intitulé « Jacques Giraudon et sa parenté de scieurs de long ».

<sup>71</sup> D'après le cadastre.

scieur de long, qu'il n'a pas connu, était décédé à Saint-Florentin, dans le département de l'Yonne, le 25 septembre 1857 ; Benoît et Jean-Benoît devaient rester célibataires, cultivateurs, habitants de Rully, jusqu'à leur décès, autour de 1920<sup>72</sup>, et les plus âgés des habitants de la commune, aujourd'hui encore, se souviennent d'eux à travers le surnom qui a dû être celui de la famille Giraudon depuis son départ, peu après 1780, du Montmialon pour Rully : « lou Mounmialou<sup>73</sup> ». En définitive, qu'ils aient été des victimes de l'exode rural qui chasse les uns vers la mine ou l'usine de la ville, ou qu'ils se soient accrochés à la tradition qui maintient les autres dans l'exploitation d'un petit bien, les Giraudon de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> ressemblent à leurs ascendants des cent cinquante ans qui précèdent : ce sont des humbles.

Du côté de la mère de Jacques Giraudon, Françoise Bonnet, il en va à peu près de même. Deux fils, au moins, du couple Jean Bonnet - Marguerite Gaude, de Rentré – c'est-à-dire deux frères de Françoise, deux oncles de Jacques – s'étaient faits, à la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, à l'instar de leurs père et grand-père maternel, peigneurs de chanvre : Mathieu au bourg de Rozier, où il s'était établi à la suite de son mariage, en 1790, avec une fille du lieu, Marguerite Mallard<sup>74</sup>, et Jean-Claude à Rentré, où il était resté après son union, en 1808, avec une « denteleuse » du bourg, Jeanne-Marie Boyer. De plus, deux fils, au moins, du couple Claude Bonnet - Françoise Gaude, du bourg de Rozier – c'est-à-dire deux cousins germains de Françoise Bonnet, épouse de Jean Giraudon, deux cousins de Jacques Giraudon – étaient aussi devenus peigneurs de chanvre : tous deux prénommés Mathieu, ils s'étaient installés au bourg de Rozier, l'un en l'an XII à la suite de son mariage avec Marguerite Favier, de Malacombe, hameau de la paroisse de Rozier-Côtes-d'Aurec, l'autre en 1806 après son union avec Claudine Brossier, dudit bourg. Homogamie et atavisme semblant ainsi régner en maîtres chez les Bonnet, Françoise, la mère de Jacques Giraudon, se trouvait au cœur d'une « dynastie » de peigneurs de chanvre<sup>75</sup> : l'étaient non seulement son grand-père maternel, son père, un de ses oncles, mais aussi deux de ses frères et deux de ses cousins germains – au moins –. Ni les uns ni les autres ne paraissant avoir atteint une certaine aisance, on rencontre, en définitive, chez les Bonnet, une humilité semblable à celle ressentie chez les Giraudon.

Au total, des grands-parents de Jacques à ses derniers neveux, entre le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et le lendemain de la Grande Guerre, c'est sur quatre générations que les Giraudon et leurs alliés ont été des gens modestes. Que l'un d'eux, au cœur de cette période, ait pu devenir missionnaire, voilà qui peut paraître étonnant et qui pose, en tout cas, maintes questions. Sa petite enfance, Jacques l'a vécue très vraisemblablement à Rully, mais où a-t-il appris à lire, à écrire, à compter, et où a-t-il appris le catéchisme, les prières ? Auprès du maître d'école qu'il semble y avoir eu à Rozier-Côtes-d'Aurec dès les années 1820 et 1830, de temps à autre au moins<sup>76</sup> ? Auprès du curé et de son vicaire ? Auprès des religieuses de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, présentes elles aussi au bourg depuis quelques années ? Aucune hypothèse ne paraissant vérifiable, les questions restent sans réponse<sup>77</sup>... On ne sait pas plus où Jacques, au terme d'une formation élémentaire pleine de mystère, a entrepris des études plus poussées, ni qui l'a orienté vers celles-ci : Émonet, curé de Rozier-Côtes-d'Aurec de 1817 à 1831, Artaud, curé de 1831 à 1834, Soupât, curé de 1834 à 1840, ou quelque autre ecclésiastique « recruteur » ? Est-il allé, pour suivre ses humanités (des études que nous qualifierions maintenant de secondaires), au séminaire de Verrières-en-Forez, à celui de Roche-en-Forez, à celui de Saint-Jodard, à celui de Charlieu, ou ailleurs encore ? Où a-t-il fait sa philosophie ? Que de questions à nouveau sans réponse, qui font qu'on le retrouve, de 1838 (il a déjà 23 ans) à 1842 (il a 27 ans), au grand séminaire Saint-Irénée à Lyon, sans savoir d'où il vient ! Là, les archives révèlent, en plus de son cursus – qu'on a indiqué plus haut –, que son père, mentionné comme

---

<sup>72</sup> Celui de Benoît devait survenir le 11 septembre 1916, la déclaration en étant effectuée en mairie de Rozier-Côtes-d'Aurec par un neveu du défunt nommé, une fois encore, Benoît Faure (sans doute un fils de sa sœur Gertrude), métallurgiste au Chambon-Feugerolles. Celui de Jean-Benoît n'est pas survenu à Rozier...

<sup>73</sup> C'est-à-dire : « les originaires du Montmialon ».

<sup>74</sup> Mallard : pour Malartre, le patronyme du père de Marguerite ayant évolué depuis l'arrivée de celui-ci dans la paroisse de Rozier et son mariage avec une fille du bourg...

<sup>75</sup> Voir, en figure 7, le tableau généalogique très simplifié de la famille Bonnet intitulé « Jacques Giraudon et sa parenté de peigneurs de chanvre ».

<sup>76</sup> Ainsi, en 1818, un certain Jean-Pierre Eyraud, « instituteur à Rozier », est mentionné dans les actes d'état civil (Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Centre d'Histoire Régionale de l'Université de Saint-Étienne, 1985, p. 396).

<sup>77</sup> Notons, au passage, qu'il en va de même pour bien d'autres surprenantes destinées de petits ruraux, comme, par exemple, celle de Sébastien Bouthéon, né en 1785, de parents laboureurs, à La Garde, hameau de la paroisse de Rozier, et devenu bachelier ès-lettres et instituteur en 1812, nommé maire de Vénissieux en 1818 (il le restera jusqu'en 1830), élu conseiller municipal de cette ville en 1848... (voir, à ce sujet, Maurice Corbel, *Vénissieux la rebelle*, Paris, Éditions Cercle d'Art, 1997, en particulier p. 42-59).

« propriétaire cultivateur », payait annuellement 200 francs au séminaire, soit une contribution très moyenne, celles relevées pour la plupart des séminaristes étant supérieures (225 francs, voire 250 à 300), quelques-unes seulement étant inférieures<sup>78</sup>. Rien là, donc, qui ne vienne infirmer ce que l'on a cru déceler des conditions de vie de la famille, ni apporter quelque lueur sur les circonstances de la vocation de Jacques Giraudon...

Mais la lignée modeste dont celui-ci est issu a aussi donné un scieur de long installé dans le Gard, oncle de Jacques, et un frère mariste, neveu de ce dernier : comme si s'exiler et répondre à une vocation sacerdotale ou religieuse n'avait rien d'étonnant dans la famille !

## **2.- Un oncle scieur de long installé dans le Gard et un neveu mariste**

- Jacques Giraudon, scieur de long installé dans le Gard

Revenons au grand-père de notre missionnaire texan Jacques Giraudon : Mathieu Girodon, laboureur « grangier » au Montmialon jusque vers 1780, puis journalier à Rully après cette date, et dont on a dit qu'il était époux d'Antoinette Gayte. Son union, à Rozier-Côtes-d'Aurec, le 13 janvier 1767, avec cette dernière, originaire de La Chandie, hameau de la paroisse de La Chapelle-en-Lafaye, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Rozier, était, en fait, un remariage. Mathieu était veuf, depuis le 28 juin 1764, de Catherine Masson, qu'il avait épousée, à Rozier-Côtes-d'Aurec, le 27 septembre 1757, Catherine étant fille d'Antoine Masson et Jeanne Badel, laboureurs, au bourg de cette paroisse. De ce premier mariage, étaient issus quatre enfants. Les trois derniers étaient des filles : Françoise, née le 5 avril 1760, ne semble pas avoir laissé de trace, du moins sur place ; Agathe, née le 8 janvier 1762, devait épouser – on l'a dit –, à Rozier-Côtes-d'Aurec, le 11 septembre 1787, Simon Ollier, scieur de long, de Rully, et mourir, au bourg de la commune, le 15 juin 1834 ; Antoinette, née le 2 février 1764, devait décéder le 4 août de la même année. Quant au seul garçon, aîné des quatre enfants, Jacques, né le 6 septembre 1758, il devait, comme son demi-frère Jean avant son mariage, et comme son père Mathieu dans la seconde partie de sa vie, pratiquer le métier de scieur de long. À l'instar d'un certain nombre de ses compatriotes qui s'exilaient temporairement pour s'adonner au « travail de la scie » et en rapporter de quoi vivre, il devait profiter de l'occasion offerte par l'une de ses migrations saisonnières pour se marier et s'établir loin de Rozier-Côtes-d'Aurec.

C'est à Quissac, un chef-lieu de canton du Gard – un département qui n'attirait que quelques-uns des scieurs de long foréziens<sup>79</sup> –, que ce premier Jacques Giraudon devait faire souche. Quissac est une petite cité de l'arrondissement du Vigan, mais, située dans les plateaux des Garrigues, au pied des Cévennes, sur le Vidourle, elle est plus proche de Nîmes (30 km environ) et d'Alès (25 km) que du Vigan (35 km). Là, le scieur de long Jacques « Giraudon » – le patronyme a changé, non seulement d'orthographe, mais aussi de prononciation, en passant du Forez au Midi languedocien –, ayant épousé Marie Arnaud, devait vivre jusqu'en 1833, où, le 28 septembre, est enregistré son décès : l'acte dit « qu'hier, vingt-sept du courant, heure de cinq du soir, Jacques Giraudon, scieur de long, âgé de soixante dix-neuf ans, natif de la commune de Rozier, département de la Loire, domicilié audit Quissac depuis longues années, fils de défunts Mathieu Giraudon et de Catherine Masson, époux de Marie Arnaud, est décédé dans sa maison d'habitation audit Quissac<sup>80</sup> ».

Comme son demi-frère Jean (qui deviendra le père de Jacques, le missionnaire) était aussi – on l'a dit – scieur de long avant son mariage, on peut penser que ce dernier a pu accompagner son aîné dans quelques-unes de ses pérégrinations : pourquoi pas à Quissac dans les années qui ont précédé son union avec Marie Arnaud ? On peut penser aussi que, une fois Jacques installé là-bas, Jean a pu retourner auprès de lui pour accomplir des chantiers que son demi-frère pouvait aisément programmer. Et pourquoi ne pas imaginer que, entre le 2 janvier 1815, où Jacques, le futur missionnaire, est né, et le 20 du même mois, où il a été

---

<sup>78</sup> Informations transmises par l'archiviste du Séminaire Saint-Irénée à Sainte-Foy-lès-Lyon, auquel les auteurs adressent tous leurs remerciements pour les recherches qu'il a effectuées.

<sup>79</sup> 10 cas seulement sur les 173 scieurs de long originaires du canton de Saint-Bonnet-le-Château qu'on a pu recenser comme migrants de 1805 à 1865, 4 des 10 cas concernant des mariages, sur un total de 110 scieurs mariés sur les 173 recensés (Gérard Berger, « De l'émigration temporaire à l'émigration définitive : les migrants du canton de Saint-Bonnet-le-Château (Loire) de 1805 à 1865 d'après une source méconnue, les registres de publication de mariage », dans « Par monts et par vaux. Migrations et voyages », *Actes du Festival d'Histoire de Montbrison*, 2000, Montbrison, 2001, p. 59, 68 et 79).

<sup>80</sup> Archives communales de Quissac, État-civil. Les auteurs de la présente étude adressent leurs remerciements les plus vifs à leur « compatriote » – et camarade de classe de l'un d'entre eux – Marie Lyothier, épouse Bitsch, originaire de... Rully (!), domiciliée dans le département du... Gard (!), pour avoir bien voulu aller amorcer, à Quissac, les recherches sur Jacques Giraudon.

baptisé, l'un de ses parents de Rully ou des environs serait allé quérir l'aîné de ses oncles, Jacques, à Quissac pour être son parrain, tandis que son grand-père se mourait ? Bref, si de telles migrations ont eu lieu, Jean a pu en parler à son fils Jacques, le futur missionnaire : peut-être une sorte de « culture » de la migration de travail a-t-elle été transmise au sein de la famille Giraudon de Rully, ce qui aurait accoutumé le petit Jacques à l'idée d'un possible départ...

Ne quittons pas le premier Jacques, le scieur de long établi à Quissac, sans souligner qu'un de ses descendants, Jean Girondon, devait devenir, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, à trois reprises (1895-1900, 1905-1908, 1912-1918), maire de cette petite ville<sup>81</sup>. En 1899, il devait y réaliser l'agrandissement de la place de l'église. En 1906, il devait y être à l'origine de la construction d'un hôtel de ville monumental, doté de trois niveaux, fait de murs en pierre de taille de Pompignan et de Fontvieille, et couronné d'une imposante horloge à carillon fabriquée à Tiffauges en Vendée, le tout pour un coût de 57 000 francs : le 19 mars 1908, il signait le procès-verbal de fin des travaux. Quelques mois plus tard, la réalisation de son projet ayant été loin de faire l'unanimité des Quissacois et ayant même provoqué un tollé quasi général, il devait être battu aux élections municipales par la coalition des opposants. Mais, en 1912, au renouvellement de l'assemblée communale suivant, il devait reconquérir la mairie, commencer la construction de l'abattoir, et il allait être le premier magistrat de Quissac pendant la Grande Guerre, créant en 1917 une nouvelle place, qu'on devait dénommer, plus tard, « du 8 mai 1945 » : Jean Girondon, aux yeux de l'historien, « a pour beaucoup contribué à donner au village la physionomie que nous lui connaissons aujourd'hui »<sup>82</sup>. En juillet 1918, par l'un de ces extraordinaires concours de circonstances dont la vie a le secret, il reçoit plusieurs jeunes soldats qui sont chargés des opérations de réquisition des chevaux dans le département du Gard ; la conversation s'engageant, il s'enquiert de leurs origines, et voici que l'un d'eux lui répond qu'il est de... Rozier-Côtes-d'Aurec ! Ce poilu en mission loin du front s'appelle Joannès Berger, et, lui qui connaît « lou Mounmialou », les cousins roziérois du maire de Quissac, il se rappellera toute sa vie cette rencontre inattendue au cours de laquelle ce dernier lui a expliqué que sa famille était elle-même originaire de Rully<sup>83</sup>.

- *Claude Giraudon, frère mariste*

Venons-en à Claude Giraudon, second enfant du couple formé par Mathieu Giraudon, frère de Jacques le missionnaire, et Catherine Faure. Né le 24 janvier 1851, alors que son oncle est au Texas, peut-être a-t-il, après 1864 et le retour en France de ce dernier, bénéficié d'encouragements et de conseils de sa part ? Toujours est-il que, peu d'années après l'arrivée de celui-ci, il devient mariste, sous le nom de Frère Épipodius : postulat en 1866-67, noviciat en 1867-68, vœux temporaires prononcés en septembre 1868, vœux perpétuels en septembre 1884.

Claude Giraudon occupera, tantôt comme cuisinier – quoique rarement –, tantôt comme enseignant – souvent –, de nombreux postes au long de sa carrière, la mobilité paraissant une caractéristique essentielle de celle-ci et le conduisant à travers les départements de la Loire, du Puy-de-Dôme, de l'Allier, de la Saône-et-Loire, et même du Cher, de la Nièvre et du Loiret : cuisinier à Écoché, dans la Loire (1868) puis enseignant au même lieu (1870), cuisinier puis enseignant à Lapalisse, dans l'Allier (1872, 1877), enseignant à Saint-Pourçain-sur-Sioule, dans l'Allier (1873, 1887), à Rochefort-Montagne, dans le Puy-de-Dôme (1873, 1884), à Marcigny, dans la Saône-et-Loire (1877), à Vic-le-Comte, dans le Puy-de-Dôme (1882), à Arfeuilles, dans l'Allier (1888), à Bellevue, dans un département non cité et qu'on n'a pu déterminer tellement les lieux de ce nom sont nombreux<sup>84</sup> (1888), à Saint-Rémy-sur-Durolle, dans le Puy-de-Dôme (1890), à Pouilly-sur-Loire, dans la Nièvre (1897), au Mayet-de-Montagne, dans l'Allier (1900), à Mennetou-Salon, dans le Cher (1902), à Châtillon-Coligny, dans le Loiret (1903), cuisinier à Saint-Prix, dans un département non indiqué et

---

<sup>81</sup> Louis Martin, *Quissac et son canton... Quelques pages du passé*, Alès, Éditions Cévennes Magazine, 1999, p. 215. Soulignons, au passage, que, d'après le même auteur (p. 166-167), parmi les autres descendants de Jacques Girondon, on trouve un entrepreneur en menuiserie-charpente (Jules Girondon, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) et un architecte (Auguste Girondon, à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles).

<sup>82</sup> Louis Martin, « Quissac et son canton... », (*op. cit.*), p. 185-188 ; *Quissac, le journal* (Bulletin municipal d'informations), janvier 1999, p. 15.

<sup>83</sup> D'après les témoignages oraux recueillis auprès de Joannès Berger par son fils, qui est l'un des auteurs de la présente étude.

<sup>84</sup> Encore que ces lieux ne soient que des hameaux de campagne ou des quartiers de ville (comme c'est le cas à Saint-Étienne), à l'exception de Bellevue-la-Montagne, chef-lieu de commune du département de la Haute-Loire.

indéterminable en raison du fait que cinq communes portent ce nom<sup>85</sup> (1907), enseignant à Digoin, dans la Saône-et-Loire (1907)... Il mourra à Varennes-sur-Allier, dans l'Allier, en juin 1910<sup>86</sup>.

On a, au bout du compte, l'impression que, de Jacques Girondon, scieur de long établi à Quissac, à son neveu et homonyme, missionnaire au Texas, qui ont pu se connaître et se rencontrer entre 1815 et 1833, d'une part, et que, de ce dernier à son neveu Claude, frère mariste « voyageur », qui ont pu se connaître et se rencontrer entre 1864 et 1892, d'autre part, il y a comme une « filiation » dans une certaine propension à la migration et, au moins dans le second cas, à l'orientation vers une vocation religieuse.

## Conclusion

Avec Jacques Giraudon, dans la mesure où il a été vice-chancelier du diocèse de Galveston en poste à Laredo, on se situe entre les sommités qu'ont pu être Michel Portier, Antoine Blanc ou Jean-Marie Odin, auréolés des titres d'évêque ou d'archevêque<sup>87</sup>, et les « sans grade », morts souvent en bas âge, comme Jean-Baptiste Blanc, Mathieu Chazelle ou Jean Gonnard<sup>88</sup> : destinée, somme toute, plutôt inattendue et plutôt remarquable pour un fils et petit-fils d'humbles familles rurales du Haut-Foréz. Aussi serait-il souhaitable, pour conclure, d'essayer de comprendre celle-ci. Mais, tout autant que la carrière de Jacques Giraudon se laisse peu et mal saisir, sa vocation missionnaire ne peut guère être expliquée par le menu : s'il est vrai que, selon François Lagarde lui-même, « peu de documents, à notre connaissance, permettent de parler des vocations des missionnaires avec précision<sup>89</sup> », il s'ajoute à cette réalité, dans le cas présent, des données complexes et difficiles à maîtriser, qui conduisent à se poser encore bien des questions.

Passons vite sur le fait que Jacques Giraudon appartient, sur l'ensemble des missionnaires lyonnais des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, au groupe de ceux qui sont issus de cantons ruraux, lequel représente les deux tiers du total, ainsi qu'au groupe de ceux qui sont d'origine paysanne, lequel représente 43,6 % du total<sup>90</sup> : il se situe, par là, dans la norme, même si, entre famille aisée et famille pauvre, il peut y avoir plus qu'une nuance, que gomme ici la statistique... Passons vite aussi sur le fait qu'il vient de ces Monts du Forez qui constitueraient « le parfait contre-exemple d'une région qui a donné nombre de missionnaires et dont la densité de population, 42 hab./km<sup>2</sup>, est une des plus basses du département de la Loire<sup>91</sup> » : il se trouve, là, hors norme, dans la mesure où Rozier-Côtes-d'Aurec, avec ses 90 habitants au kilomètre carré au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sa richesse en ouvriers serruriers et la moindre importance relative de ses activités agricoles, n'a rien de commun avec la moyenne qu'offre le secteur... Passons vite encore sur le fait qu'il appartient à l'un des « quatre archiprêtres » situés « à l'extrême sud du département de la Loire », qui « ont fourni les plus gros effectifs de missionnaires », et où « la pratique religieuse est une des plus fortes du diocèse<sup>92</sup> » : il faudrait se demander si la proximité de la Haute-Loire – que jouxte la commune de Rozier-Côtes-d'Aurec – n'induit pas là quelques comportements particuliers, où des attitudes foréziennes se trouveraient fouettées par des attitudes vellaves plus dynamiques encore...

Retenons, en revanche, l'influence du milieu familial. Là, a dû jouer un rôle non négligeable la circonstance selon laquelle Jacques Giraudon est né dans une famille dont le père avait eu au moins treize frères et sœurs, et qui constituait un ménage « élargi » où vivaient plusieurs de ses oncles et tantes, restés célibataires : on sait que ces communautés familiales ont souvent constitué des sortes de conservatoires, y

---

<sup>85</sup> Les Saint-Prix des départements de l'Allier et de la Saône-et-Loire ont, compte tenu du déroulement de la carrière de l'intéressé, le plus de chances d'être concernés, mais les Saint-Prix qui se situent en Ardèche ou en Côte-d'Or ne peuvent être systématiquement éliminés ; en revanche, il serait surprenant que le Saint-Prix de l'actuel Val-d'Oise puisse être le bon.

<sup>86</sup> D'après la « fiche du Frère Giraudon Claude », document aimablement communiqué par Frère Jean Beauvois, secrétaire provincial des Frères Maristes à Sainte-Foy-lès-Lyon, auquel les auteurs de la présente étude adressent leurs remerciements les plus vifs.

<sup>87</sup> Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens... », (*op. cit.*), p. 9-16 (Michel Portier), 17-29 (Antoine Blanc), 43-44 (Jean-Marie Odin).

<sup>88</sup> Claude Latta, « Évêques et prêtres foréziens... », (*op. cit.*), p. 31-33 (Jean-Baptiste Blanc), 39-41 (Mathieu Chazelle), 34-38 (Jean Gonnard). L'expression « sans grade » est du même auteur, p. 5.

<sup>89</sup> « La mission française... », (*art. cit.*), p. 450, note 28.

<sup>90</sup> Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », (*op. cit.*), p. 91.

<sup>91</sup> Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », (*op. cit.*) p. 92 (démonstration peu probante dans la mesure où le secteur géographique concerné n'a pas toujours eu 42 habitants au kilomètre carré, et où, du nord au sud, voire d'est en ouest, de multiples nuances s'y rencontrent).

<sup>92</sup> Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », (*op. cit.*), p. 93.

compris en matière de religion<sup>93</sup>, si bien que la question se pose de savoir s'il en était ainsi au sein du foyer Giraudon. À cette interrogation, s'en ajoute une autre, issue du fait qu'il y avait, dans l'entourage de Pauline Jaricot, fondatrice de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, un Victor Girodon, commis en soierie à Lyon, qui s'était associé à elle dans cette création<sup>94</sup> : dans la mesure où la recherche historique a commencé de mettre en exergue, dans l'éclosion des vocations, le rôle joué, non seulement par les familles, mais aussi par les réseaux qu'elles forment<sup>95</sup>, il serait intéressant de rechercher s'il a pu exister un lien entre Victor et Jacques.

Retenons aussi, pour expliquer la vocation de ce dernier, l'influence du milieu constitué par le grand séminaire Saint-Irénée de Lyon. Les historiens ont souligné combien celui-ci avait été un « vivier de choix » pour les vocations missionnaires : par exemple, Guy Duboscq et André Latreille, citant la *Vie de Mgr Retord* parue à Lyon en 1859, ont indiqué que, de 1819 à 1859, le séminaire Saint-Irénée de Lyon avait fourni 106 missionnaires, dont 3 pour l'Afrique, 15 pour l'Océanie, 28 pour l'Asie et 60 pour l'Amérique<sup>96</sup> ; Daniel Allezina vient de montrer, pour la période antérieure (1813-1816), la place notable qu'occupait déjà ce séminaire dans la formation et la vocation de missionnaire d'Antoine Blanc, le futur évêque de La Nouvelle-Orléans<sup>97</sup> ; et François Lagarde a parlé, de façon générale, de Saint-Irénée comme du « séminaire sulpicien de Lyon » d'où étaient partis « tant de missionnaires »<sup>98</sup>. Ces départs ont été particulièrement nombreux de 1841 à 1870, sous le « supérieurat de l'abbé Duplay », qui a suscité et encouragé nombre d'orientations en ce sens, 46,5 % des séculiers lyonnais optant alors pour la mission extérieure<sup>99</sup>. Or, Jacques Giraudon achevait « son grand séminaire » (1838-1842) lorsque cet abbé Duplay y commençait sa tâche de supérieur : ce dernier aurait-il, dès le début de son supérieurat, poussé les plus avancés des séminaristes, qui allaient être ordonnés prêtres, vers les missions lointaines, et en aurait-il convaincu quelques-uns, dont Jacques ?

Retenons également, pour comprendre cette vocation missionnaire, l'influence du milieu paroissial, en l'occurrence celui de la paroisse de Claveisolles. On sait que Jacques Giraudon en a été nommé vicaire au début de 1844, alors que le curé en était ce « M. Rozet » auquel le séminariste A.-M. Chanrion devait adresser, en 1846, la longue lettre – que l'on a retranscrite ci-dessus – relatant la traversée de l'Atlantique des six jeunes ecclésiastiques du Rhône et de la Loire recrutés par l'évêque « forézien » du Texas Jean-Marie Odin. À lire cette missive d'un jeune séminariste enthousiaste qui n'avait même pas attendu d'être ordonné pour s'embarquer pour les Etats-Unis, on se prend à penser que son destinataire devait être quasi aussi enthousiaste que lui. Que, dans les années 1844 à 1846, le curé de Claveisolles ait pu encourager au départ pour une mission lointaine son vicaire Jacques Giraudon, qui pouvait déjà être acquis à une telle idée depuis sa sortie du séminaire, voilà qui n'aurait rien de surprenant. En outre, s'ajoutent à cette relation entre le curé et son adjoint les rapports qui ont dû exister, à Claveisolles même (et peut-être chez « M. Rozet » lui-même), entre Jacques Giraudon et l'enfant du pays, A.-M. Chanrion : l'un et l'autre, qui se connaissaient peut-être depuis le séminaire, et qui étaient sans doute déjà plus ou moins gagnés à l'idée de devenir missionnaires, ont pu, à l'occasion de leurs rencontres, mutuellement s'encourager, se soutenir, se convaincre<sup>100</sup>...

Au total, Jacques Giraudon a pu se trouver, au sein de divers milieux, en relation avec de multiples propagandistes de la cause missionnaire. Ce n'est sans doute pas un réseau seul qui l'a orienté, ce sont très vraisemblablement plusieurs réseaux qui ont uni leurs conseils et leurs actions pour faire de lui, pendant dix-

---

<sup>93</sup> Par exemple, chez les Bourgin, au Rochain, sur la même commune de Rozier-Côtes-d'Aurec : voir Pierre Bourgin et Gérard Berger, « Aux origines d'un petit oratoire marial des années 1920, la Vierge du Rochain à Rozier-Côtes-d'Aurec : Philomène, Noémie et les autres », dans *Bulletin des Amis du Pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 14, 1998, p. 4-9, ainsi que Pierre Bourgin, « Mère Edwige... », (*op. cit.*), p. 9-10.

<sup>94</sup> Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », (*op. cit.*), p. 26.

<sup>95</sup> Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », (*op. cit.*), p. 100.

<sup>96</sup> Dans *Les réveils missionnaires en France du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Beauchesne, 1984, p. 218.

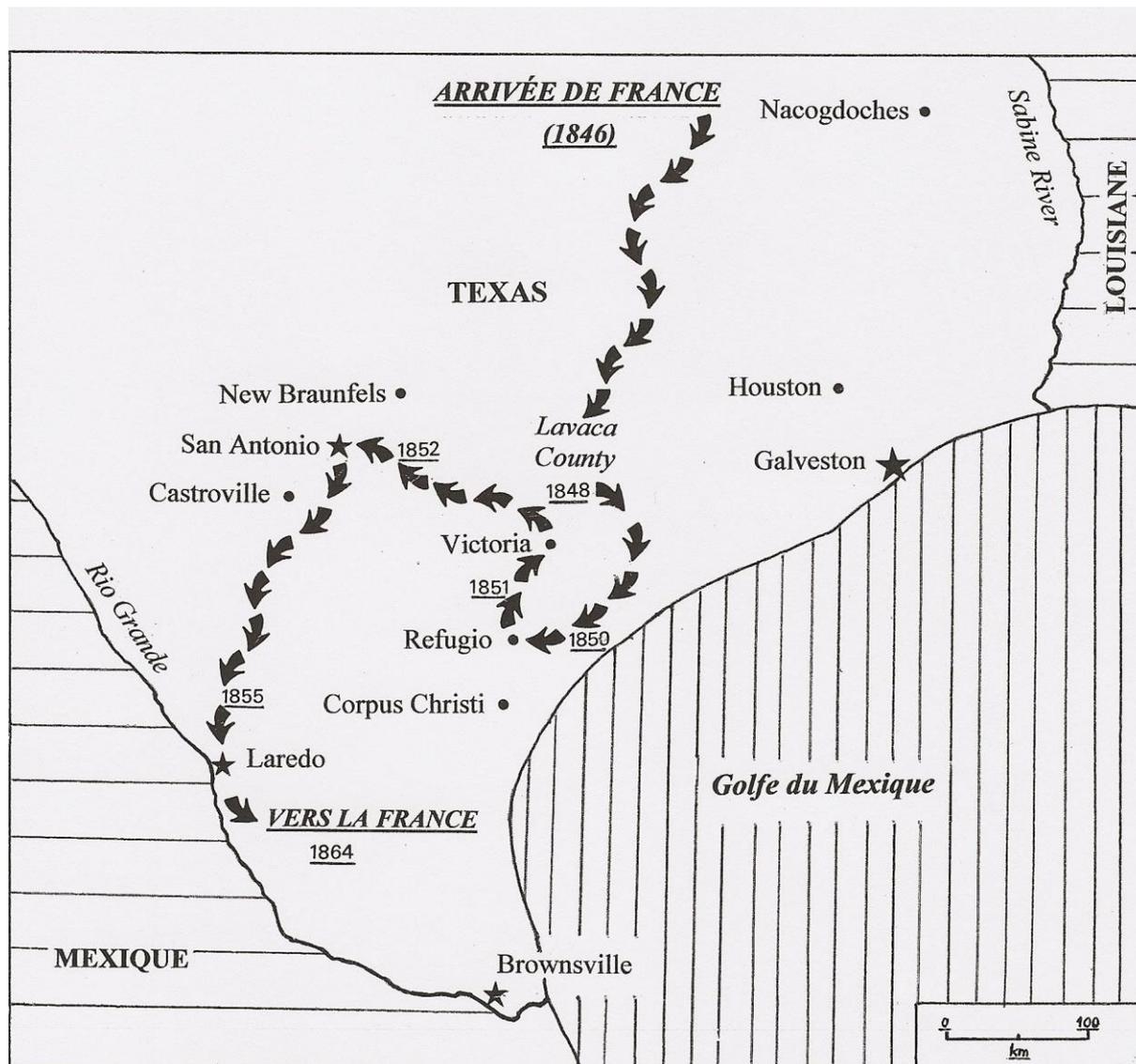
<sup>97</sup> Dans « Un Forézien embarque... », (*op. cit.*), p. 6-14.

<sup>98</sup> Dans « La mission française... », (*art. cit.*), p. 439.

<sup>99</sup> Yannick Essertel, « L'aventure missionnaire... », (*op. cit.*), p. 104-105.

<sup>100</sup> Daniel Allezina évoque, dans « Un Forézien embarque... » (*op. cit.*), p. 16-18, des circonstances analogues faites, elles aussi, d'étranges coïncidences : Antoine Blanc a été, dans les années 1816-1817, vicaire à Ambierle, d'où était originaire Jean-Marie Odin, né en 1800, qui lui succèdera comme archevêque à La Nouvelle-Orléans ; et le frère d'Antoine, Jean-Baptiste, né en 1800 lui aussi, et qui deviendra également missionnaire en Amérique, a été séminariste avec Jean-Marie Odin...

huit ans, un missionnaire du Nouveau-Monde et, de la sorte, pour lui conférer un destin aussi extraordinaire qu'inattendu et, malheureusement, aujourd'hui aussi oublié qu'extraordinaire<sup>101</sup>...



**Fig. 1.- Carte simplifiée de la moitié sud-est du Texas**

- ★ Évêché (à partir de 1845)
- ★ Chef-lieu de district doté d'un vice-chancelier (à partir de 1858)
- Autre ville d'une certaine importance
- ↪ Aperçu de l'itinéraire de Jacques Giraudon missionnaire

<sup>101</sup> Il est vrai que Daniel Allezina, dans « Un Forézien embarque... », (*op. cit.*), p. 29-30, déplore la même situation, dont il constate l'existence dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à Sury-le-Comtal, pour la mémoire d'Antoine Blanc, qui fut pourtant archevêque de La Nouvelle-Orléans...



**Fig. 2.- La maison natale de Jacques Giraudon  
au hameau de Rully, commune de Rozier-Côtes-d'Aurec**  
*(photographie Floriane Berger, avril 2008)*



**Fig. 3.- Le hameau de Montméal,  
« berceau » de la famille Giraudon à Rozier-Côtes-d'Aurec**  
*(elle y a vécu de 1743 environ à 1782 environ)*  
*(photographie Floriane Berger, avril 2008)*



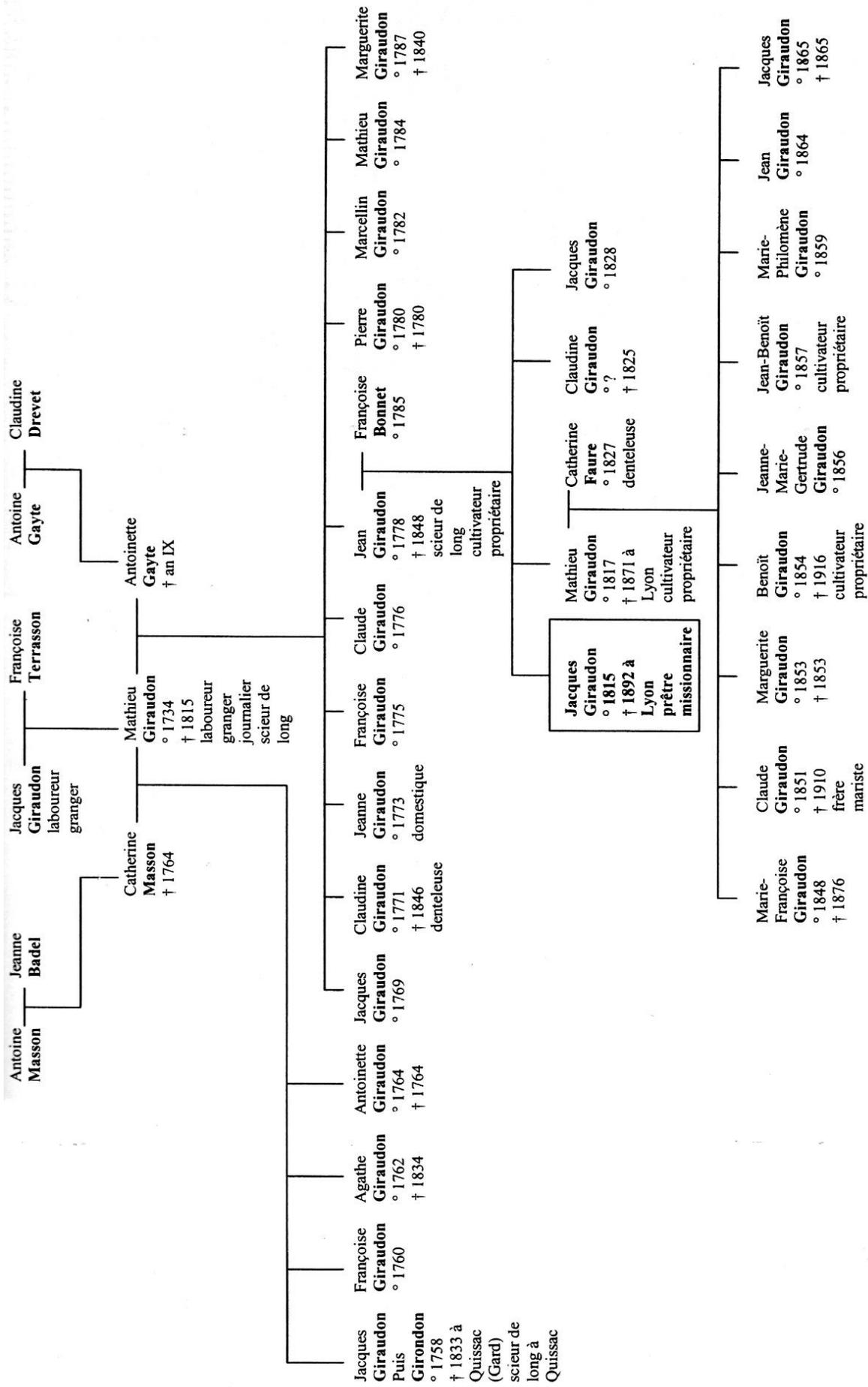
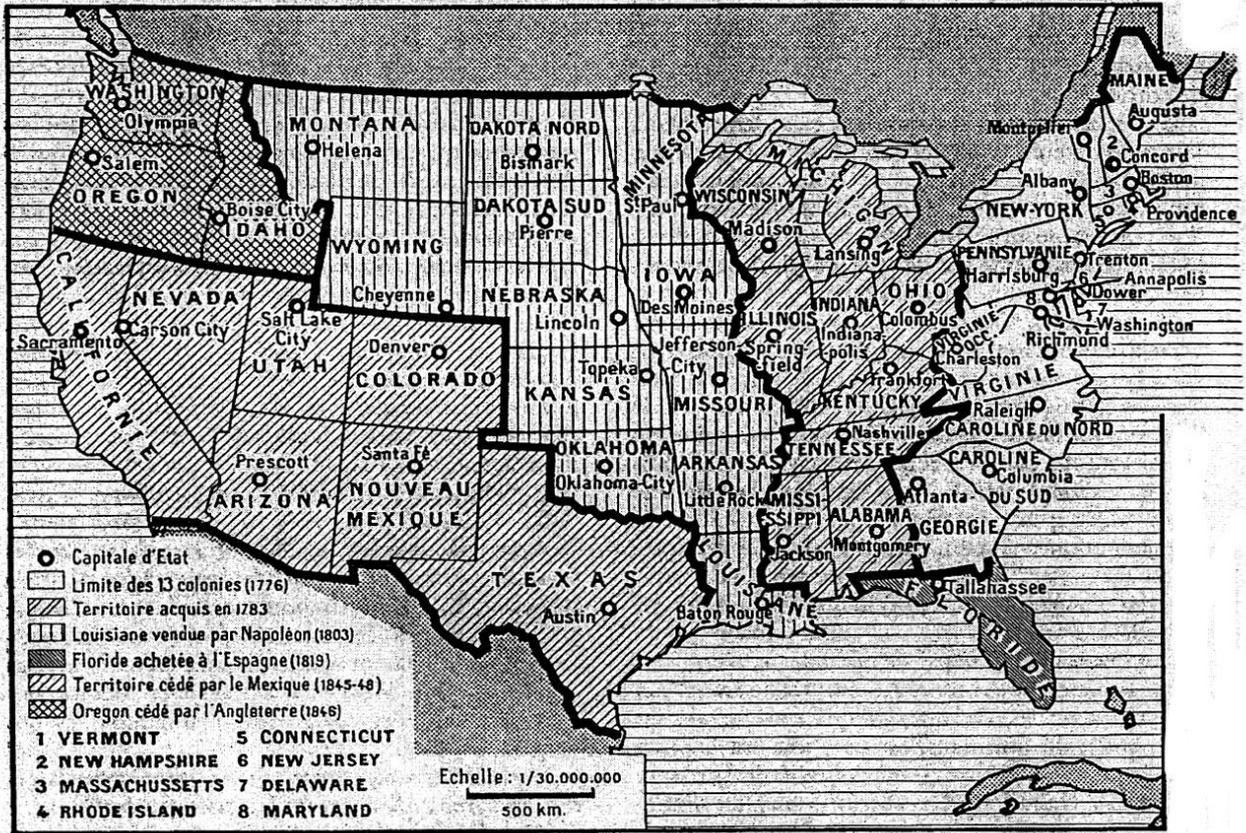


Fig. 5.- Généalogie (simplifiée) de la famille Giraudon



Carte des États-Unis, tirée de l'ouvrage de Victor Prévot, *Géographie du monde contemporain*, Paris, Belin, 1965, p. 202.

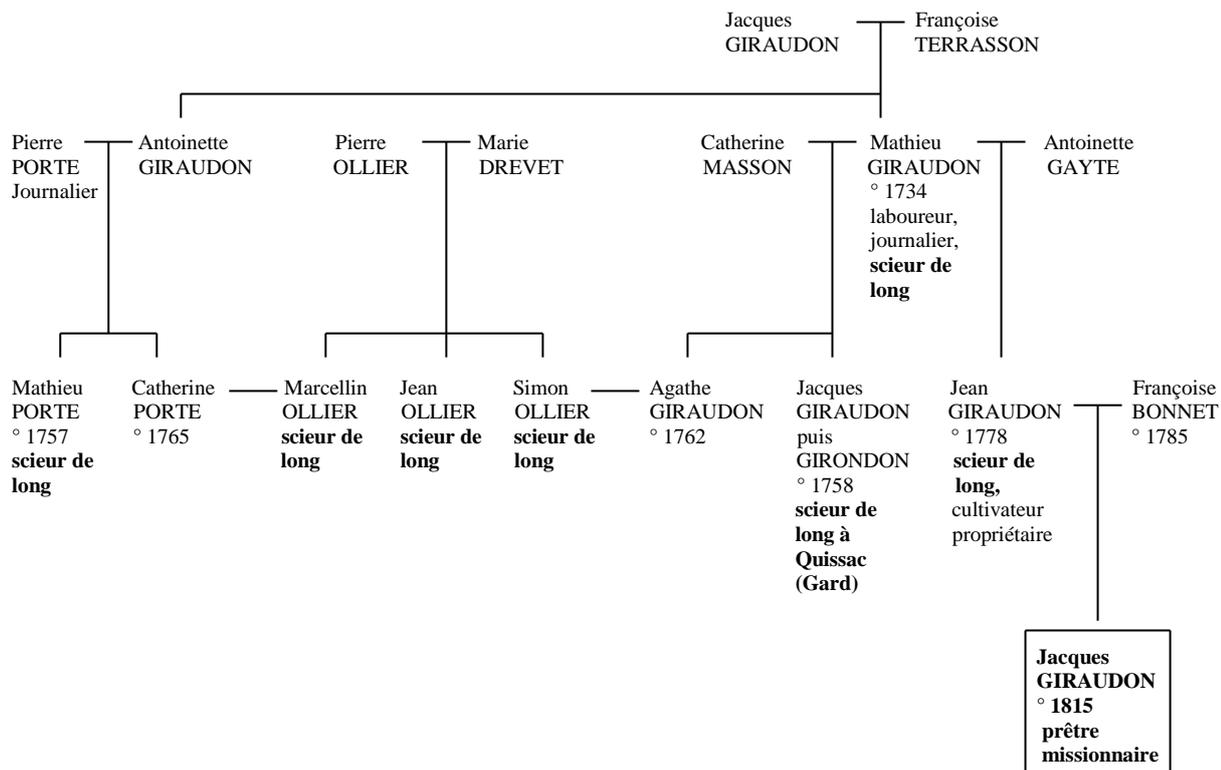


Fig. 6.- Jacques Giraudon et sa parenté de scieurs de long

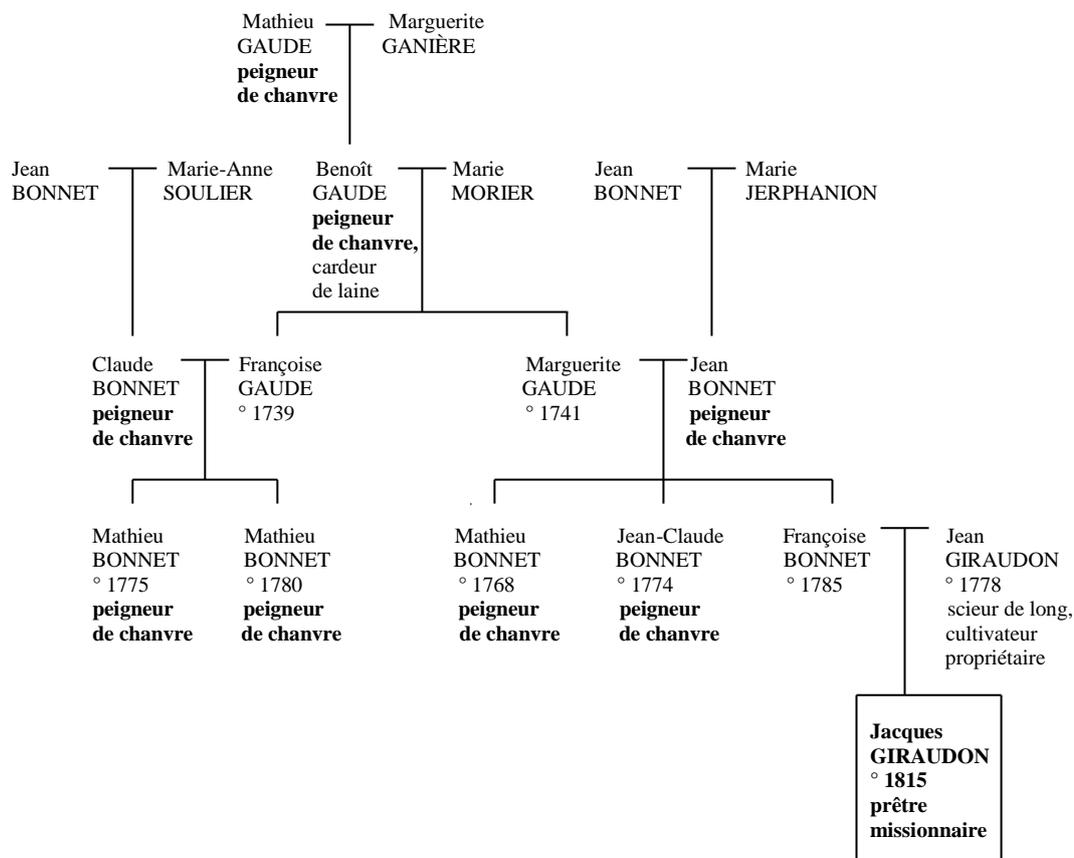


Fig. 7.- Jacques Giraudon et sa parenté de peigneurs de chanvre

---

*Les Cahiers de Village de Forez*

**n° 51, septembre 2008**

**Siège social** : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison

**Directeur de la publication** : Joseph Barou.

**Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

**Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Thierry Jacob, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

**Dépôt légal** : 3<sup>e</sup> trimestre 2008

**ISSN** : 0241-6786

**Impression** : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.